

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

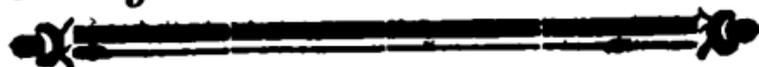
¹
DEDIÉ AU ROI.

M A R S 1 7 6 4

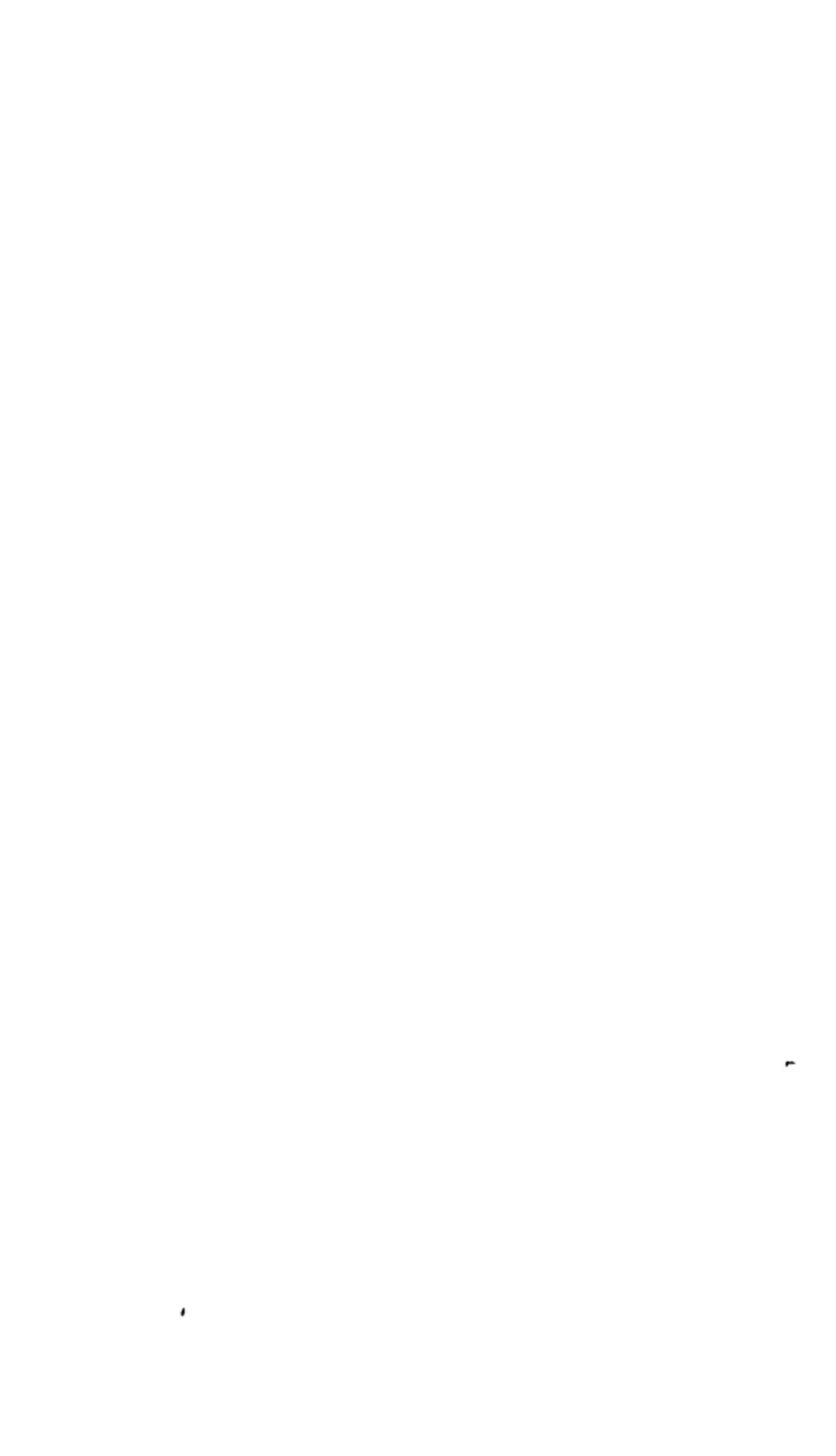


NEUCHATEL,

Chez JEAN FREDERIC HUGI.



MDCCLXIV.





JOURNAL HELVETIQUE.



M A R S 1764.



E S S A I

Sur le Fanatisme & la Superstition.

Le Fanatisme affreux est le Père du crime :
A ses noires fureurs tout semble légitime.
A la fraude, à l'erreur il dressa des Autels,
Il a trempé ses mains dans le sang des mortels.

ON se propose d'examiner ici le Fanatisme & la Superstition ; de montrer quel est le caractère qui les distingue de la Piété & de la Religion , & de faire voir les funestes effets qu'ils produisent, en éloi-

gnant les Homes de la vérité & de la vertu, & en troublant l'ordre du culte divin, & celui de la Société.

L'on a dit que le Fanatisme étoit l'anéantissement de la Raison, & le délire de l'esprit humain; come l'incrédulité en est l'abus. Il est l'ouvrage d'une imagination échauffée, qui prend ses rêves pour des vérités, & qui veut les faire recevoir come des oracles. Interprétations de l'Ecriture Sainte fausses & absurdes, applications ridicules, & quelquefois malignes, le Fanatisme reçoit tout, pourvû qu'il soit conforme à ses préjugés, ou qu'il les autorise. Sous prétexte d'une plus grande pureté de doctrine & de morale, il anéantit & condamne les sages préceptes de la Raison & de la Religion révélée, pour leur substituer des maximes de fantaisie, qui troublent souvent la Société & éloignent du culte public, ceux qui érigent en commandement divins, des règles puérides, enfantées par la superstition & un aveugle enthousiasme. Avant lui la paix & l'union régnoient sur la terre; feroit-il descendu du Ciel! Le Fanatisme est non-seulement insensé, il est encore cruel; il s'imagine plaire à Dieu en tourmentant les Homes, & veut forcer les consciences à croire ce

que la Raifon ne peut comprendre , & ce que la Confcience ne peut adopter.

Ignorer ton pouvoir fuprême
Grand Dieu ! eft un moindre blafphème ,
Et moins digne de ton couroux ;
Que de te croire impito yable ,
De nos malheurs infatiable ,
Jaloux, injufte come nous.

On a vû les Grecs & les Romains , animés par le Fanatifme , immoler des victimes humaines à leurs fauffes Divinités. On veut venger Dieu , punir des erreurs involontaires de petites fautes , par le plus grand de tous les crimes , qui eft le meurtre des Homes. Eft ce un bon moyen d'apaifer le couroux du Ciel , d'expièr fes péchés , que de verfer le fang de fes Frères ? Cependant les Druides , qui étoient les Prêtres des anciens Gaulois , immoloient les Prifonniers à leurs Dieux , afin de fe les rendre favorables : Pour abolir ces facrifices abominables , il fallut une défenfe de l'Empereur ADRIEN. Ce ne font pas ceux qui parlent le plus de la vertu qui la pratiquent le mieux.

La vraie Réligion n'eft point opofée à la Raifon , au bonheur de l'Home , & à celui de la Société , qui ont le même Au-

reur, qui est Dieu même ; c'est là son caractère essentiel ; c'est ce qui la distingue de tout ce qui en prend l'apparence & la livrée : Comparés la à toutes les sectes qui ont déchiré le Christianisme, excité tant de disputes, & versé tant de sang, vous la trouverez douce, simple équitable ; cherchant sincèrement la vérité, sans faste & sans ostentation ; faisant consister la vertu dans les bonnes œuvres, dans des mœurs pures, dans une conduite sage & réglée, plutôt que dans les jeûnes, les macérations, de vaines formalités, & de frivoles cérémonies. Une discipline outrée & sévère, contraire à l'humanité, & qui semble multiplier les Infraçteurs pour avoir droit de les condamner, n'a jamais été commandée de Dieu, qui veut nôtre bonheur (*).

Un ignorant, qui de son Frère,
Soulage en secret la misère,
Qui fuit le vice & les flateurs ;
Doux, clément, sans être timide,
Voilà mon Apôtre, & mon guide,
Les autres sont des Imposteurs.

V O L T A I R E.

(*) Mais si Dieu veut le bonheur des Hommes, pourquoi a-t-il permis qu'on les persécute. Voici la Réponse d'un Poète à cette difficulté.

Le

Le Fanatisme ne détruit pas seulement la Religion, en la présentant sous une forme rude & désagréable, elle qui est indulgente, juste & aimable; il influe encore sur le Gouvernement & sur le repos public, quand il s'empare de certains esprits faux & atrabilaires. Dans la Religion, il fait des Homes de vils Esclaves entraînés par un mouvement surnaturel, de simples machines mues par un sang brulé & une inspiration aveugle; dans la Société, il rend les Citoyens entêtés & opiniâtres dans leurs opinions; il les rend ennemis implacables de ceux qui ne pensent & ne s'expriment pas comme eux; il les rend orgueilleux & vindicatifs (*); le

Q 4

Le Fanatisme & l'Ignorance

Qui sous leur joug honteux nous tenoient asservis.

Ont besoin de l'éfroi que done la souffrance

Pour tenir les mortels soumis

Tu permets, Dieu puissant, que la foible innocence,

Epreuve de tristes revers.

Ou pour marquer sa confiance,

Ou pour éprouver sa constance.

(*) M. de la MORTE fait une vive peinture des Fanatiques dans ces vers-ci,

Fanatisme ne respecte ni le sang, ni l'amitié ; il inspire le desir éfrené de se distinguer des autres, par un zèle cruel & violent ; il proscriit & défend tout ce qui n'est pas lié au sistème qu'il veut établir ; & sous le titre de réforme, il condanne come des abus les usages les plus anciens & les plus légitimes.

Qu'on lise l'Histoire, on y verra combien le Fanatisme a produit de maux & de révolutions: NICIAS, Général des Athéniens assiégeoit Siracuse. Dans l'impuissance de prendre une Ville si forte & si bien défendue, il étoit sur le point de lever le Siège ; sa Flote mettoit déjà à la voile ; malheureusement, il aperçut une Eclipse ; la superstition le saisit ; il crut quelle lui ordonoit de renvoyer son départ au lendemain, mais il n'y eût plus de lendemain pour lui, ni pour son Armée ; les Assiégés firent une vigoureuse

Des Dieux de métal, ou de platre,
 Font moins de honte à l'idolatre
 Que les crimes déifiés ;
 Et par le meurtre & l'incendie,
 Cruels ! c'est à la perfidie,
 Qu'aujourd'hui vous sacrifiés.

fortie ; tous les Soldats furent taillés en pièces , ou fait prisonniers ; tous les Vaisseaux furent pris & brulés , & Athènes ne put jamais se relever d'une si grande perte.

Voyés combien le Fanatisme a causé de longues & de terribles quèrelles en France. Les fureurs de ligue la mirent sur le penchant de sa ruine. La *Bulle Unigenitus* combien n'a-t-elle pas enfanté de disputes entre les Jansénistes & les Molinistes ? Tournés les yeux sur l'Angleterre , vous y verrés le Fanatique CROMWEL , tenant un glaive d'une main & la Bible de l'autre , faire mourir son Roi sur un échafaut , & fonder sa domination sur les ruines de la Liberté & de la Monarchie. Des dehors austères cachent souvent les plus noirs complots & les plus grands crimes.

Si le Fanatisme est l'énemi de l'Etat & de la Doctrine de l'Evangile , il n'est pas moins l'énemi de la morale en particulier ; il veut anéantir le serment , ce lien sacré , qui fait la sureté des contractés , ce frein redoutable au mensonge , à la fraude & à l'injustice. Il nous impose l'obligation du célibat , si contraire au bien de la Société , & aux ordres de Dieu lui même , qui pour unir les Homes , les conserver dans l'innocence & la pureté , a inf-

titué le mariage, lequel donc des Chrétiens à l'Eglise, & des Citoyens à la Patrie: Le Fanatisme est donc opposé à la Nature, & aux Loix de la Providence.

C'est le Fanatisme qui a rempli les Monastères de fainéans, qui gémissent sous un joug que Dieu ne leur a point imposé. En les éloignant de la Société, il les met hors d'état de lui être utile par leurs talens, leurs connoissances & leur industrie. Combien de Moines, qui renferment dans étroites cellules l'amour du monde & de ses plaisirs; qui portent dans le silence de la solitude, les passions tumultueuses qui les déchirent avec d'autant plus de force, qu'ils ne peuvent plus les satisfaire. Ils se sont séparés de leurs parens & de leurs amis pour se chercher eux mêmes & ils se fuient. Ils adorent Dieu, non sous l'idée d'un maître bon, qui a donné à l'homme des biens, des sens, des organes, pour en faire un usage légitime, mais sous l'idée d'un tyran, qui leur impose une obéissance d'Esclaves qui répugne à la Raison & à l'Humanité. Qu'est-ce qu'un hommage forcé, où le cœur a peu de part? Qu'est-ce que cette pauvreté involontaire, qui nous laisse le desir & la jouissance des richesses, en nous en ôtant la propriété? Qu'est-ce que cet oubli, ce renoncement

& cette prétendue abnégation de soi même, lorsque loin du bruit du monde, on le porte dans son sein, que l'on n'aime & que l'on ne cherche que soi?

On n'a point parlé ici de la barbare Inquisition, qui est l'ouvrage du Fanatisme, & où toutes les Loix de la Justice & de l'Humanité sont violées. Tribunal érigé par une cruelle & aveugle Superstition, qui a immolé tant de mortels, d'inocentes victimes, dont le sang crie vengeance.

Y a-t-il, à parler précisément, quelque différence entre le Fanatisme & la Superstition? S'il y en a, la différence est petite; il est aisé de les confondre, & on le fait assés ordinairement. Il me paroît cependant que le Fanatisme a plus de rapport à la chaleur de l'imagination, & la Superstition aux opinions erronées de l'esprit. Le Fanatique croit voir ce qu'il imagine; il grossit & défigure les objets; il cherche la perfection où elle n'est pas, & où elle ne sauroit être, & la méconnoît souvent où elle se trouve. Il agite & trouble la conscience par de vains scrupules. Les Superstitieux se trompe & s'égare dans ses raisonemens; il crée des monstres & des chimères; il multiplie les erreurs qu'il érige en vérités incontestables. Il représente Dieu come un Être petit, bizarre, in-

Juste & cruel. Le Fanatique peut se tromper de bonne foi, & se séduire lui-même par des idées de perfection, au-dessus de l'Humanité, & que Dieu n'a point révélées : C'est ainsi que PASCAL & FENELON, se laissant emporter à un zèle outré, ont voulu élever l'Homme au-dessus de sa Nature, lui prescrire des règles austères, que Dieu n'a point commandées, & enseigner un amour pur & désintéressé, qui répugne à la Raison & à la Nature.

Le Superstitieux substitue & préfère les commandemens des Hommes à ceux de l'Être suprême ; il est singulier dans ses sentimens, dans sa conduite, & dans ses mœurs ; il donne dans l'extérieur & dans l'ostentation ; il aime mieux paroître dévot, par l'observation de certaines cérémonies, & de formalités puériles, que d'être véritablement pieux, par une vertu solide, & un sincère attachement à la vérité & à ses devoirs. Quels maux & quels troubles le Fanatisme n'a-t-il pas causés en Allemagne, où Jean de LEYDE leva l'Étendart de la rébellion, & s'empara de Munster. Malheureusement l'esprit humain semble avoir une pente vers les extrêmes ; s'il évite l'incrédulité, il tombe dans le Fanatisme qui abaisse & dégrade l'homme, au lieu que la vraie Religion l'anoblit.

Les Mahométans font, ainſi que les Chrétiens, diviſés en diverſes ſectes, qui ſe haïſſent & ſe maudiffent les unes les autres; preſque toutes ſe vantent d'avoir des viſions & des révélations; come les Prêtres des Païens, ils prédifent l'avenir, tombent en extaſe, & rendent de prétendus oracles, après des jeunes & des macérations, & s'imaginent d'aller en Paradis, par la route de l'Enfer; c'eſt à dire, en s'infligeant des peines & des tourmens pour ſe purifier de leurs péchés, & parvenir à la ſainteté; mais quelques uns d'eux, ſans aspirer aux premières places dans le Ciel, ne ſe refusent pas les plaisirs de la terre, & font dévotement uſage de leurs ſens & de leurs organes. Ils chantent & danſent aux ſons de divers inſtrumens, & particulièrement de la flute. On peut les comparer aux *Epicuriens*; ils diſent come eux, *Aujourd'hui eſt à nous, demain eſt à lui, qui ſait qui en jouïra (*)*! Leur mo-

(*) Il n'y a point de fables que la Superſtition n'ait enfanté & qu'elle n'autoriſe Les Dervis d'Egypte ont canonifé le cheval de St. GEORGE, & l'ont logé en Paradis avec les trois autres animaux que les Turcs ont en vénération, ſavoir l'Ane, ſur lequel J. C. a monté; le Chameau de MAHOMET, & le Chien des ſept dormans.

rale est aisée & comode, & ils ne font pas énemis des plaisirs. Ils disent

Le Ciel à nos plaisirs à marqué peu d'espace,ⁱⁱⁱ
Il faut se hâter d'être heureux.

Come par tout les Imposteurs font des dupes, ceux-ci ont des Disciples. Ceux de cet ordre s'appellent *Kalender*, cependant, ces Fanatiques prétendent être de bons Religieux, parce qu'ils marmotent souvent le nom respectable de Dieu, & qu'ils ont des pierres à leur ceinture, & des pendans d'oreille come les femmes. Ce ne font pas ceux qui parlent le plus de Dieu qui ont le plus de respect pour lui.

Les Turcs disent que les Chrétiens se rendirent maitres de Jérusalem, en l'année six cent quinze de MAHOMET parce que le Fondateur de cet ordre qui avoit grand part au Gouvernement de la Ville étoit yvre quand on donat l'assaut, & ses Sectateurs font gloire de l'imiter. Insensés! ils s'imaginent que Dieu se plait à ces grimacs, & à ces actes extérieurs? *Mon Fils*, dit-il, *done moi ton cœur; Dieu est Esprit, il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en vérité.*

Un acte de justice, de charité, de bénéficence, vaut mieux que cent sacrifices..

La tolerance qui réunit les esprits & les cœurs, & qui fait le vrai caractère du Chrétien, voilà la respectable vertu qu'exige la Religion. Immoler l'esprit de persécution, c'est la victime la plus précieuse à la Divinité. Qu'est-ce que ce tas de cérémonies futiles, cette vaine distinction de couleurs & d'habits, ces chapelets, ces rosaires, ces légendes fabuleuses, ces confraries, ces instituts singuliers, dont on ne trouve aucun modèle, ni aucun exemple dans la Ste Ecriture? Qu'est-ce que ces prétendues aparitions, ces prédictions que troublent la Conscience & la Société? Ne semble-t il pas que l'esprit humain soit devenu l'azile du faux, & que la vérité soit bannie de dessus la Terre? Tous les Comédiens ne montent pas sur le Théâtre, malheureusement ils jouent souvent la Tragédie, & ensanglantent la Scène aux dépens de l'innocence; je n'en citerai pour preuve, que l'infortuné CALAS, sacrifié au Fanatisme depuis peu; jusques à quand la malice & l'imposture abuseront-elles de la crédulité des Peuples, & feront-elles de la Société un spectacle d'horreur!

Ces fêtes, que la superstition a inventées pour perpétuer le souvenir des massacres qui font frémir l'Humanité, seront-elles encore longtems canonisées? Verra-t-on en-

core longtems dresser ce tribunal barbare & cruel, arrosé du sang de tant de victimes innocentes; & qui met la conscience à la torture (*)? Quand sera t-on assez sages pour abolir ces jeunes outrés, ces macérations qui affigent le corps, sans purifier l'ame, sans moderer les passions & corriger les vices? La santé en souffre, mais le cœur n'est pas meilleur. Dieu qui est si bon, auroit-il créé l'Home pour le rendre malheureux? Lui de qui nous tenons la vie, voudroit-il nous doner la mort? Il nous comande la félicité & la Superstition tient ses Esclaves sous un joug de fer.

Quelqu'un a bien raison de dire, qu'il n'y a point de fables, quelques absurdes qu'elles soient, qui n'aient été inventées, & qui n'ayent trouvé de zélés défenseurs:
Les

(*) Rien n'est plus contraire à la Religion que la contrainte, dit ST. JUSTIN. Nous favons que la foi se persuade & ne se comande point, dit FLECHIER, Evêque de Nimes. Acorrés à tous la tolerance Civile, dit l'illustre FENELON en parlant à son Elève le Duc de Bourgogne. On peut multiplier presque à l'infini les autorités des Pères de l'Eglise en faveur de la tolerance.

Les rêveries du Fanatisme font les songes de gens éveillés, mais dont l'imagination échauffée se trouble & s'égaré. Plus l'esprit est éclairé, plus il a en horreur la superstition, & plus il aime la vérité. Elle ne nous inspire point une lâche indifférence pour la Religion, si belle, & si utile aux Homes & à la Société, mais elle nous éloigne de tout ce qui est contraire à la nature, & par là même opposé à la volonté de l'Être suprême (*). En aspirant à une perfection imaginaire, on consume les forces nécessaires pour faire des progrès dans la vertu, & pour étendre l'Empire de la vérité. L'imagination s'enflame, on adore ses propres rêveries & ses chimères; nôtre culte devient insensé, le véritable, le seul ordonné de Dieu est négligé; on se refroidit pour l'essentiel, à mesure qu'on devient zélé & bouillant pour l'accessoire

R

(*) On ne décide point ce problème, l'Incrédulité est plus funeste que le Fanatisme? L'un & l'autre portent un coup mortel à la Société. L'Home a besoin d'un frein, & la Religion est une digue nécessaire contre les passions, les vices & les crimes: Mais la Superstition en fait comettre d'affreux. Certains Fanatiques s'imaginant que le Batême suffisoit pour conduire les enfans au Ciel, les tuoient pour leur procurer le Paradis.

& le superflu. La piété est immolée à des *Moneries* profanes & ridicules :

Dieu nous demande des Vertus
Beaucoup plus que des sacrifices.

La nature cependant ne perd point ses droits ; la conscience, qui n'a pas été consultée, & qu'on a taché d'endormir se réveille. Quand on vint dire, rapporte un Historien, à CHARLES IX. que tout étoit prêt pour l'affreuse exécution de la ST. BARTHELEMI, ce Prince féroce ne put s'empêcher de frémir. Le Fanatisme parla moins haut que l'humanité. Son cœur lui fit sentir qu'il étoit Roi, & qu'il devoit être le Père de son Peuple. Il resta tremblant & immobile : La furieuse MEDICIS sa Mère l'accusa de lacheté & d'irréligion. Il fit un geste de désespoir, on prit ce geste pour le signal. Les cloches sonèrent, les meurtres comencèrent, & ne finirent que lorsque les assassins tombèrent de lassitude sur leurs victimes. Tel fut le triomphe de l'Intolérance & du Fanatisme.

Qu'il me soit permis de joindre à ces réflexions, quelques considérations plus particulières, que je soumets à l'examen & au jugement des personnes intelligentes, & qui ont quelque rapport à ce sujet.

Ne seroit-ce point par une forte de Fanatisme , qu'on a vû des gens se porter à cet excès de fureur de se donner la mort ? Sont-ils les maitres de leur vie ?

Qui ne craint point la mort , est maitre de sa vie ;
Et peut en disposer au gré de son envie.

dit un Poète.

Un Philosophe sage & éclairé pense bien autrement : *Nous avons , dit il , un Supérieur auquel nous devons rendre compte de nos actions & de nos jours , qui lui appartient. Un Soldat ne peut pas quitter son poste sans l'ordre ou la permission de son Général.*

Le Créateur est seul maitre de nôtre sort ,
Il peut seul nous donner ou la vie ou la mort.

Je passe à une autre réflexion , que l'amour excessif de la patrie & de la liberté a fait naître. Lors qu'on pousse trop loin cet amour , on tombe ce me semble dans le Fanatisme : En voici un exemple qu'un Genevois peut citer (*).

R. 2

(*) Les Républicains , come on l'a montré dans un Essai précédent , se font ordinairement une fausse idée de la liberté , qu'ils envisagent

Un Prince ambitieux & voisin forme un complot pour surprendre une Ville dont il lui convient de se rendre le Souverain , mais qui jouit de la liberté. Il tache d'endormir ses habitans par un Traité de Paix, qu'il a dessein de rompre bientôt. En éfet pendant leur sommeil, & dans le silence de la nuit où l'on est dans le repos & sans défiance, il fait entrer secrètement & sans bruit, ses Soldats dans la place; les Genevois se réveillant aux cris de la mort & tirent de l'extrémité du péril le courage & les forces nécessaires pour le surmonter & repousser l'ennemi: Ils combattent & triomphent; mais ne fouillent-ils point leur victoire en répandant le sang de leurs prisonniers, qu'ils attachent à une potence? A la rigueur, ils étoient en droit de les condamner à mort come des voleurs de nuit, des traitres, qui par leurs noirs complots atendoient à leur vie & à leur liberté, & violoient inhumainement la foi publique; mais après tout dans ce Sié-

come une indépendance absolue & une parfaite égalité; mais come le dit l'illustre MONTESQUIEU, *autant que le Ciel est éloigné de la terre, autant le véritable esprit d'égalité, l'est-il de l'esprit d'égalité extrême: En sacrifiant tout à la liberté, on risque de la perdre.*

ele éclairé, on useroit de clémence & de douceur ; ces malheureux Soldats qu'ils prirent, s'étoient rendus volontairement, come prisonniers de guerre (*); ils n'avoient fait qu'obéir à leur Prince légitime, qui avoit droit de leur comander, & auquel ils n'étoient pas en pouvoir de désobéir. La bone politique auroit peut être conseillé d'user de clémence dans cette occasion, & de leur faire grace, crainte que le Duc irrité de la mort de ses Sujets, n'usat de représailles contre des Citoyens, qui passeroient sur ses terres, ignorant son entreprise; ce qui arriva en éfet. Ce qui est juste n'est pas toujours convenable ni généreux.

En marquant de la bonté & de la grandeur d'ame, on se feroit montré au des-

R 3

(*) On voit bien qu'on veut parler ici de l'Escalade, entreprise en 1602. par le Duc de Savoye CHARLES EMANUEL, Prince habile, mais ambitieux. M. de WATTEL croit que dans ces circonstances les Genevois ne purent être blamés de punir les coupables, qu'ils avoient vaincus & faits prisonniers, les traitant come des voleurs & des assassins de nuit. Mais qu'il y auroit eû d'héroïsme de leur acorder la liberté en leur disant: Votre Religion vous comande de nous doner la mort, & la nôtre nous ordone de vous doner la vie.

fus de ce Prince & au dessus du danger, qui paroïssoit inévitable, & qu'on venoit de courir. Cette noble générosité l'auroit couvert de honte, & les Genevois de gloire : De leur adverfaire, ils en auroient fait un ami & un protecteur; le Fanatisme de la liberté décida autrement, & prononça l'arrêt de mort. Sentence bien pardonnable à un Peuple, échaufé par la crainte de perdre sa liberté temporelle, & sa liberté spirituelle, & de se voir arracher ses femmes & ses enfans par des Enemis cruels & implacables.

Je demande encore, si le prémier BRUTUS, fit bien ou mal de condanner à mort ses deux Fils, qui avoient conspiré contre la liberté de Rome, en prenant le parti du Roi TARQUIN, qui en avoit été chassé? Cet arrêt ne blesse-t-il point la nature & l'humanité, qui ont leurs droits aussi bien que la patrie? Un Père a-t-il un droit absolu de vie ou de mort sur ses enfans?

Le second BRUTUS, qui se joignant aux conjurés, armés contre JULES CESAR, l'assassina en plein Sénat come un Usurpateur, fit-il une action digne de louange ou de blâme? CESAR étoit son ami, son bienfaiteur; il lui avoit pardonné généreusement d'avoir pris contre lui le parti de POMPE'E; l'histoire porte, qu'il étoit peut être son Père.

Il paroît que le Ciel n'approuva pas ce meurtre, puis que tous ceux qui le comirent eurent une fin tragique & funeste. Les Romains se déchirèrent par des guerres civiles, & Rome fut come noyée dans le sang de ses meilleurs Citoyens. Pour un Tiran qu'on craignoit, on en eût bientôt trois, OCTAVE, ANTOINE & LEPIDE, dont les procriptions font frémir encore : Mais le Fanatisme politique ne voit que le présent, & ne considère point l'avenir. Il est aveugle & cruel. Plus un Peuple éfrené fait d'efforts pour la Liberté, plus il est en danger de la perdre. Il se forme de petits tirans plus redoutables qu'un seul.





NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE des Sciences, Arts & Belles-Lettres de DIJON, tint son Assemblée publique le 14. Août dernier dans la Sale de l'Université.

M. MICHAULT, Secrétaire, ouvrit la Séance par la proclamation du Prix que l'Académie a jugé à M. THOMAS DUMOREX, Ingénieur des Ponts & Chaussées de la Province de Bourgogne, & de l'Accessit qu'a mérité M. JOLIVET le Fils, Sous-Ingénieur de la même Province.

Le Sujet donné étoit de *Déterminer relativement à la Bourgogne, les avantages & désavantages du Canal proposé pour la jonction des deux Mers, par la communication de la Saône à la Seine.*

Ce Sujet intéressant a exercé depuis longtems la plume de divers Ecrivains, mais ils ne s'étoient occupés jusqu'ici qu'à prouver ou à contredire la possibilité de ce Canal. Aucun d'eux n'avoit combiné méthodiquement les avantages ou désavantages qui devoient résulter de son exécution.

tion : C'est ce que les Auteurs des deux Mémoires, qui ont disputé le prix, ont approfondi ; l'un avec plus de méthode & de précision, l'autre avec un travail plus grand & des recherches plus intéressantes, mais dont quelques unes ont paru à l'Académie s'éloigner un peu du but proposé.

M. MICHAULT à prononcé ensuite l'Éloge de M. le Marquis d'ANLEZY, Lieutenant Général des Armées du Roi, & son Comandant dans les Provinces de Bourgogne & Bresse, Académicien honoraire, mort le 12. Janvier dernier.

L'Orateur après avoir parcouru rapidement les exploits militaires, qui ont occupé, pour le service de la France, la plus grande partie de la vie de M. le Marquis d'ANLEZY s'attacha à décrire les vertus morales & politiques, qui lui ont mérité l'honneur de présider à l'éducation d'un grand Prince, qui, profitant des secours d'un tel Maître, à soutenu si dignement la gloire de son nom à la tête de nos armées.

Le vif intérêt que M. le Marquis d'ANLEZY prenoit à l'Académie, qu'il regardoit come un des plus glorieux établissemens de son Comandement ; les témoignages qu'il lui a donés de son zèle & de son attachement, même dans ses derniers

instans; les services qu'il projettoit de lui rendre, si la mort ne l'eût prévenu; les regrets de cette Compagnie pour cet Académicien Citoyen, ont fait le sujet de la dernière partie d'un Eloge, mérité à si juste titre.

M. HOIN a fait ensuite l'Eloge de M. DAVIEL, Oculiste célèbre, Associé Correspondant de l'Académie. Les services importants qu'il a rendus à l'humanité, pendant une vie laborieuse, consacrée au service du Public, ont été détaillés par l'Auteur, avec la méthode familière à un maître de l'art.

L'opération de l'extraction du Cristalin, pour la guérison de la Cataracte, inventée par M. DAVIEL, & pratiquée avec succès dans toute l'Europe, est un effort du génie de ce célèbre Artiste, qui doit à jamais l'immortaliser, & le rend digne des regrets des Académies, qui s'étoient fait un honneur de l'associer à leurs travaux.

M. PICARDET l'ainé a célébré l'ORPHE'E de la Bourgogne, dans un Poème en Stances irrégulières, intitulé *Rameau*. M. le Président de BROSSES a terminé la Séance par la lecture d'un Mémoire sur le fameux fragment de SANCHONIATON. Cet Ouvrage, écrit en Cananéen, sous le titre des Origines Phéniciennes, est le

plus ancien Livre profane qui existe. L'Auteur, natif de Beryte en Phénicie, étoit Prêtre & vivoit environ quatorze siècles avant JESUS-CHRIST. Son Ouvrage, contenant neuf Livres, est dédié à ABIBAL, Roi de Béryte. Il ne nous en reste qu'un Extrait, contenu dans le premier Livre de la préparation Evangélique d'EUSEBE de Césarée, qui s'étoit servi pour le composer d'une Traduction en Grec de ce Livre, faite par PHILON, natif de Biblos en Phénicie, du tems de l'Empereur ADRIEN.

M. de BROSSES nous apprend, que cet Extrait peut être divisé en cinq Chapitres, dont le premier est physique, les trois suivans historiques & le cinquième dogmatique, & en quelque manière critique.

SANCHONIATON donne d'abord l'Histoire de la Cosmogonie, ou de la formation du Monde; du développement de la matière, par le mouvement d'un air spiritueux, qui cause l'union des parties vitales avec la matière inanimée : Ce qui produit les premiers germes, d'où vinrent ensuite les animaux. Il traite en même tems de la production des météores. Il parle ensuite des premiers homes, des premiers Inventeurs des principaux Arts, des plus anciens cultes religieux, établis tant en l'honneur des Dieux, qu'on apelloit en

Orient naturels & immortels, tels que sont les germes reproductifs des espèces, le Soleil & les Elémens; qu'en l'honneur des Dieux mortels, c'est à dire, des hommes qu'on avoit divinifiés dans l'admiration que leur génie inventeur avoit causé à leurs compatriotes, & dans le transport de la reconnoissance des utilités qu'ils avoient procurées au genre humain. Après avoir comencé la première race des homes par ARON & PROTOGONE, noms qui signifient la vie & le premier né, il s'arrête aux détails concernant les familles, autrefois les plus célèbres & les plus puissantes en Phénicie. Il raconte les règnes d'OURANOS & de CHRONOS son Fils, en Canaan; celle de leurs démêlés & de leur famille, qu'on croit être la race des Titans. Il parle par occasion, des familles voisines qui s'allièrent avec celle-ci. Ne s'occupant que de ce qui regarde la Phénicie ou l'Égypte, sans parler que fort peu d'aucune autre région de la terre.

Selon l'apparence, l'Ouvrage alloit au moins jusqu'au tems de ZANS BAAL, Fils & Successeur de CHRONOS, si connu des Mithologistes sous le nom de JUPITER Souverain des Dieux, qui porta au loin & au plus haut degré la Gloire & l'Empire des Titans, c'est à dire la Domina-

tion du Peuple Phénicien, & l'extention de son Commerce sur les bords de nôtre Mer Méditerranée; mais le Fragment des livres ne va pas jusques-là.

SE'ANCE *publique de l'Académie de Besançon*, à la ST. LOUIS 1763.

M. CHIFLET (*) Président au Parlement & Vice-Président de l'Académie, ouvrit la Séance & anonça qu'elle étoit consacrée à récompenser les efforts de ceux qui s'étoient le plus distingués dans la carrière honorable des Sciences & des Arts.

» C'est dans ce jour solennel, dit-il, que
 » l'Académie jouit de son existence avec
 » plus de satisfaction; qu'elle étale avec
 » complaisance les fruits précieux de l'é-
 » mulation; qu'elle excite & s'empresse à
 » les répandre, come un germe fécond,
 » qui doit en reproduire de plus précieux
 » encore.

Sentant ensuite que ces fonctions brillantes & le pouvoir qu'une Académie exerce

(*) Ce Magistrat est le huitième des Savans de sa maison, qui se sont distingués par leurs ouvrages, non-seulement dans le Comté de Bourgogne, mais encore en Espagne & dans les Pays-Bas. *Voyés Moreri Nouv. Edit. au mot Chiflet*

dans l'Empire des Lettres la rend compte-
 ble au public de ses jugemens, M. CHI-
 FLET s'est étendu sur les motifs, qui
 avoient déterminé M. le Duc de TALLARD,
 Fondateur de l'Académie, à destiner le
 premier Prix aux Discours d'Eloquence,
 préférablement aux Dissertations Littéraires,
 qui coutent tant de travail & de recher-
 ches. Il a fait voir, que l'Eloquence,
 cette lumière de l'esprit, devoit se répan-
 dre sur toutes ses productions. „ En est-
 „ il aucune qui ne soit susceptible & qui
 „ n'ait besoin de ses douces influences ?
 „ Si l'art de bien écrire, ainsi que celui
 „ de bien parler, consiste essentiellement
 „ dans le rapport judicieux des idées avec
 „ le sujet, & des expressions avec les
 „ idées, dans les proportions les plus
 „ propres à éclairer l'esprit & à toucher
 „ le cœur; l'éloquence n'étant autre chose
 „ que le gout exquis de ces proportions
 „ & le talent de les saisir, lui disputera-t-
 „ on la prééminence qu'elle mérite ?

Les différentes réflexions que M. CHI-
 FLET fit ensuite sur l'éloquence, lui ont
 fourni une transition naturelle à la cause qui
 avoit fait réserver le prix de ce genre
 l'Année dernière. „ L'illustre Magistrat (*),

(*) M. DE FRANE, Avocat général, alors
 Président de l'Académie.

„ continua-t-il, qui remplissoit la place que
 „ j'occupe aujourd'hui, vous anonçoit par
 „ un heureux pressentiment, que l'espece
 „ de stérilité, qui excitoit alors des re-
 „ grets, étoit peut-être un moment de re-
 „ pos, qui promettoit pour la suite une
 „ récolte plus abondante; l'événement a
 „ répondu à vos espérances; vingt deux
 „ Discours, qui ont tous quelques beau-
 „ tés, vous ont dédomagé du petit nom-
 „ bre de ceux qui avoient concouru l'An-
 „ née précédente.

„ Vous avez intéressé les talens par l'en-
 „ droit le plus sensible, en leur proposant
 „ pour objet de leur propre gloire le lus-
 „ tre qu'ils reçoivent des mœurs: Aussi
 „ semblent-ils s'être réunis dans ce Dis-
 „ cours, qui a enlevé par acclamation tous
 „ les suffrages..... En lui ajugeant le pré-
 „ mier prix, vous n'avez été embarrassé,
 „ que pour ne lui en pas acorder deux;
 „ mais vous avez pensé, qu'un Auteur,
 „ qui a montré autant d'élévation dans
 „ l'esprit, doit ~~en~~ avoir dans les senti-
 „ mens, & ~~qu'il ne~~ vous défavoueroit
 „ pas, si d'une couronne, que vous lui
 „ décernez, vous en détachiez quelques
 „ fleurs, en faveur de ceux, qui sans l'éga-
 „ ler, en aprochent le plus, afin d'éten-
 „ dre d'autant l'émulation: C'est ce qui

„ vous a déterminé à partager le second
 „ prix entre deux autres ouvrages... On
 „ peut les regarder come deux tableaux ,
 „ où la correction du deſſein contraste
 „ avec le brillant du coloris. On trouve
 „ dans l'un l'Eloquence du ſtile ; ſouvent
 „ même des traits ſublimes ; mais il laiſſe
 „ quelquefois à deſirer plus de clarté dans
 „ les idées, dans le raifonnement : L'autre
 „ au contraire eſt écrit ſimplement & avec
 „ ſageſſe... mais on y voudroit un peu
 „ plus d'élévation & de chaleur. Ajou-
 „ tons une circonſtance, qui rend ce der-
 „ nier plus intéreſſant. L'Auteur ſe pré-
 „ ſente à la lice avec un extérieur ſédui-
 „ ſant & ſe décèle ainſi : *On pardonera , dit-
 „ il, quelque témérité à une femme.* Pour-
 „ quoi n'a-t-il donc pas donné plus d'effort
 „ à ces traits brillans d'une imagination
 „ vive, à ces penſées fines & délicates ,
 „ qui ſont l'apanage du ſèxe, dont il em-
 „ prunte la voix ? Il eût écarté tous ſes
 „ rivaux. Qui auroit oſé entrer en con-
 „ currence avec les Muſes ? Ou plutôt ne
 „ feroit-ce point POLYMNIE, qui auroit
 „ affecté de quitter un moment ſon en-
 „ thouſiaſme & ſes parures, pour ſe mon-
 „ trer avec le ſérieux de la Raiſon.

„ Dans les Diſſertations Littéraires, des

Savans:

» Savans distingués vous ont présenté des
 » recherches profondes & un travail im-
 » mense. Il faudroit plusieurs jours pour
 » aprendre au public tout ce qu'il leur
 » doit. Les uns, marchant dans la nuit
 » des tems les plus obscurs, à la suite de
 » cet Auteur célèbre (*), si cher par tant
 » de titres à cette Académie, qui sem-
 » bloit avoir répandu sur cette partie de
 » nôtre Histoire toute la lumière dont elle
 » étoit susceptible, ne laissent pas, en ra-
 » prochant les traits, de la rendre plus
 » sensible & d'y jeter un nouveau jour.
 » D'autres essaient de reprendre des routes
 » abandonnées, ou d'en tracer de nouvei-
 » les par des conjectures vraisemblables.
 » L'Académie, sans prendre parti dans
 » cette dispute, leur done à tous des élo-
 » ges & regrette de n'avoir pas des cou-
 » rones pour tous

Enfin M. CHIFLET, après avoir parlé
 des Ouvrages présentés sur le sujet des
 arts, a fini son Discours en ofrant à l'é-
 mulation de nouveaux objets, déjà anon-
 cés dans un des précédens Journaux.

Ce discours, généralement aplaudi, a
 été suivi de la lecture des ouvrages cou-
 ronés. M. BERGIER, Curé de Flangebou-

S

(*) M. DUNOD

che en Franche Comté, déjà renommé par le grand nombre de prix qu'il a remportés sur des matières d'éloquence ou d'histoire, tant à l'Académie de Besançon qu'à celle de Nanci, & dont la réputation doit s'accroître bien d'avantage, par ses Dissertations sur la Langue hébraïque & ses Lettres, servant de réfutation à tous les ouvrages de JEAN JACQUES ROUSSEAU, que l'on imprime actuellement à Paris, a été reconu pour l'Auteur du premier Discours d'éloquence. Melle Charlotte de BERMANN de Nanci a partagé le second prix d'éloquence, avec M. l'Abé JAQUET, ci devant Jésuite, déjà couronné en la même Académie.

Le Prix d'histoire a été décerné à DOM COUDRET, Bénédictin, Curé de St. Vincent, docte & laborieux Ecrivain, que l'Académie avoit déjà distingué plusieurs fois, dans le nombre des Concurrens. DOM BERTHOD, Religieux Bibliothécaire de la même Abaye, qui remporta le Prix de l'année dernière, a eû le premier *Accessit*, & cette alternative entre deux Savans du même Ordre, fait autant d'honneur à l'un qu'à l'autre. Le second *Accessit* a été justement accordé à M. PERRECIOT, Procureur du Roi à la Maitrise de Baume, qui a concouru pour la première fois. Vrai-

semblablement il auroit occupé une première place, s'il n'eût pas eû des rivaux aussi dangereux, car personne n'ignore combien les Bénédictins ont d'avantage en fait de critique & d'érudition.

Le Sujet de ces Differtations intéresse non-seulement les Comtois, mais encore leurs voisins. Il s'agissoit de déterminer, *Comment se sont établis les Comtes héréditaires de Bourgogne? Quelle fut d'abord leur autorité? Et de quelle nature étoit leur Domaine?* On va donner une idée des Observations qui ont été présentées sur chaque membre de cette question.

PREMIERE PARTIE.

Comment se sont établis les Comtes de Bourgogne?

POUR l'établissement des Comtes héréditaires de Bourgogne DOM COUDRET ne remonte point à la division ancienne de cette Province en quatre Contrées ou Comtés (*) division semblable a celle de l'Helvétie en quatre Cantons (**). Le rapport

S 2

(*) Des Varasques, des Scodingues, d'Amaons, & de Port.

(**) Pagus *Tigurinus*, *Urbigenus*, *Tuginus*, & *Aventicus*.

de ces *Pagi* avec les Comtés, qui en furent formés dans la suite, ne donoit pas, au jugement de ce Savant, une baze assez solide pour l'appui de son opinion. Par la même raison, il passe rapidement sur l'origine & les fonctions des Comtes sous les Empereurs Romains & des Patrices de la Bourgogne Cisjurane & Transjurane (*) sous les premiers Royaumes de Bourgogne. L'amovibilité de ces Officiers, reconnue par tous les Critiques, ne permettoit pas de chercher si loin les Comtes héréditaires.

L'Auteur a pris une époque plus certaine dans le fameux Capitulaire de Kiersi, donné par CHARLES *le Chauve* en 877 concernant les grands Offices & les grands Fiefs, qui dès lors devinrent transmissibles des Pères aux Enfants.

Les révolutions, qui suivirent la mort de LOUIS *le Bègue*, fournirent encore mieux aux Seigneurs l'occasion de se maintenir dans leurs Bénéfices militaires; l'élection de BOSON au Royaume de la Bourgogne Cisjurane, faite à Mantale, & son couronnement à Lion en 879; celui de RODOLPHE DE STRATLINGUEN, pour le

(*) Il faut prendre ces mots dans le sens de l'Auteur, qui écrivoit en Franche Comté.

Royaume de la Bourgogne Transjurane , fait à St. Maurice en Valais en 888 donèrent à RICHARD *le Justicier* , Comte d'Autun , Frère de BOSON & Mari d'ADELAIDE, Sœur de RODOLPHE, les moyens de former à son Fils HUGUES dit *Capet* ou le *Noir* un Cat sur les confins des deux Royaumes, qui n'étoient pas trop certains. Telle fut l'origine du Comté héréditaire de ce nom, suivant DOM COUDRET, qui combat l'opinion de quelques Auteurs.

DUCHESNE, l'un d'eux, a indiqué BOSON, Fils de RICHARD *le Justicier* pour le premier Comte héréditaire de Bourgogne. DOM COUDRET prétend, que ce Prince n'a point figuré en cette Contrée, qu'il n'étoit que Comte de Vitri, & que s'il eût été Comte de Bourgogne, son Frère HUGUES *le Noir* ne l'eût été qu'après sa mort arrivée en 935; cependant il paroît par la Donation que CHARLES *le simple* fit à HUGUES en 915 de la ville de Poligny, qu'il étoit déjà Comte. D'autre côté on oppose la Chronique de ST. BENIGNE de Dijon, qui porte que BOSON, Fils de RICHARD, occupa la Bourgogne supérieure, appelée Gaule chevelue. DOM COUDRET essaie de l'expliquer; mais peut-être eût-il mieux valu admettre une concurrence entre les deux

Frères BOSON & HUGUES , jusqu'à ce que celui-ci se soit trouvé seul Comte de Bourgogne , par la mort de son Frère.

Quoiqu'il en soit , la Succession de HUGUES *le Noir* à RICHARD *le Justicier* n'est pas moins prouvée, soit que ce fut directement , ou par la médiation de BOSON son Frère , il a été seul en possession du Comté de Bourgogne , & c'est pour cela que DOM PLANCHER l'a regardé come le premier. Il eût pour héritier , suivant M. DUNOD , GISLEBERT son Beau-Frère , Duc & Comte de Bourgogne , dont une troisième Fille porta le Comté à LETALDE , Fils d'ALBERIC , Comte de Macon.

L'Auteur de l'Abrégé chronologique des grands Fiefs nomme LETALDE pour premier Comte de Bourgogne. DOM COUDRET a bien démontré son erreur par une Charte de l'Eglise de Besançon , en date de 951 , où LETALDE reconoit HUGUES *le Noir* Archi-Comte & son Seigneur.

Après cela il n'a pas été difficile de combattre DOM VAISSETTE , qui dans son Histoire du Languedoc a regardé OTTON-GUILLAUME pour le premier Comte de Bourgogne. Il est démontré par une Charte de Cluny , qu'OTTON-GUILLAUME étoit Petit Fils de LETALDE.

De tous ces faits DOM COUDRET con-

clut , qu'OTTON-GUILLAUME tenoit le Comté de Bourgogne de sa Mère GERBERGE, celle-ci de son Père LETALDE; LETALDE de GISLEBERT son Beau-père; GISLEBERT de HUGUES Capet, dit le Noir son Beaufrère, & celui-ci de RICHARD le Justicier son Père.

En établissant cette Succession, il a eût soin de remarquer la concurrence des Rois de la Bourgogne Cisjurane & Transjurane & des Rois de France sur le Comté de Bourgogne. A ces époques on voit THEODORIC Archevêque de Besançon, assister d'une part à l'élection de BOSON pour la Bourgogne Cisjurane en 879, & exercer la charge de Chancelier de RODOLPHE I. Roi de la Bourgogne Transjurane en 888, d'abord après son couronnement. On trouve une Donation faite à l'Eglise de Besançon par un Prêtre nommé PHARULPHE, pour le repos de l'ame du Roi RODOLPHE & du Comte ROTFRID. La Charte est datée à Besançon de la 5me Année du Règne de RODOLPHE, d'où l'on tire cette conséquence, que Besançon obéissoit à ce Prince. On trouve encore un Diplome de 903 par lequel il dona à BERNON, Abé de Gigny, auparavant Comte en Bourgogne, l'Abaye de Baume les Messieurs. Enfin

CONRAD, Successeur de RODOLPHE, a confirmé des Donations faites par le Comte HUGUES à l'Eglise de Besançon; ainsi l'Empire des Rois de la Bourgogne Transjurane s'étendoit non-seulement depuis les Alpes au Mont Jura; mais encore sur la partie du Comté de Bourgogne, qui est en Montagnes, & que l'on peut regarder come une suite du Jura. En éfet d'anciennes Cartes, gravées sur la Géographie de PTOLOME'E, mettent BESANÇON dans le Mont Jura; cependant les bornes de cette chaine de Montagnes n'étoient pas bien certaines, car ERMENGARDE, après la mort du Roi BOSON, tint des Plaid aux Varennes, & y confirma à l'Abé de GIGNY la donation du Monastère de Baume, faite, come on l'a dit, par le Roi RODOLPHE.

Cette concurrence des Souverains des deux Bourgognes n'étoit pas la seule. Par la division des Etats de LOTHARIE, entre CHARLES *le Chauve* & LOUIS *le Germanique*, la Haute-Bourgogne étoit restée aux Princes de Germanie, jusqu'à la mort de LOUIS III. Fils de l'Empereur ARNOUL, mort sans postérité en 912. En éfet, par le partage de 870 la plus grande partie du Comté de Bourgogne, comprenant les Comtés des *Varasiques* des *Scodingues* & d'*Ainours* avec les Abayes de Faverney,

Poligny, Luxeul, Lure, Baume, Amfonvelle, Montier, Haute-Pierre, Vaucluse & Château-Châlon, tombèrent dans ce lot de LOUIS le *Germanique*; & CHARLES le *Chauve* n'eût que Befançon, le Comté de Port & l'Abaye de St. Oyan, présentement St. Claude.

Ces biens se réunirent par Succession en la personne de CHARLES le *simple*, en 912, & en 915. Il disposa de 40 maix à Poligny, en faveur du Comte HUGUES, come on l'a dit; & LOUIS d'*Outremer* en 940 dona à sa prière, les Abayes de Favorney & d'Amfonvelle, situées dans la contrée de Port, à un Seigneur nommé ADELARD.

Sur ces derniers faits, DOM PLANCHER s'étoit déterminé dans son Histoire de Bourgogne, à exclure BOSON & les RODOLPHES de la Bourgogne supérieure; mais DOM COUDRET le combat par les faits précédens & cherche un tempéramment dans lequel il laisse à tous ces différens Princes quelque autorité en certaines parties du Comté de Bourgogne & en différens tems, à moins que l'on n'aime mieux conjecturer, qu'au milieu des révolutions & des troubles, chacun donoit des droits à des Vaffaux, pour étendre ses mouvan-

ces sur des choses contestées, sauf au Donataire à se maintenir de son mieux.

Ce fut donc à ces époques, que RICHARD le *Justicier*, Frère du Roi BOSON & Beaufrère de RODOLPHE, reçut, suivant DOM COUDRET, le Comté de Bourgogne d'abord sous l'autorité de BOSON; s'y maintint sous celle des RODOLPHES, à cause de ses alliances avec eux; & le transmit à ses Successeurs; l'hérédité des Fiefs & des Gouvernemens s'étant dès-lors bien établie.

A côté de ce système, il est bon de mettre celui de DOM BERTHOD, avant que de passer à la seconde partie de la question, afin de réunir, sous un même point de vue, ce qui a rapport aux mêmes objets. Nous avons pris du premier la critique; nous prendrons du second les tableaux. Quoiqu'ils aient réuffi chacun en ces différens genres, il n'est pas possible de les extraire en entier, dès que l'on veut doner une idée du travail de l'un & de l'autre.

DOM BERTHOD, suivant entièrement le système de M. DUNOD, met le Comte BOSON dans le rang des Comtes de Bourgogne, & il a étayé ce système de nouvelles preuves, tirées des Collections de Pièces pour l'Histoire de France des Bénédictins & de DUCHESNE, des Actes des

Saints & d'autres Monumens également respectables.

Les Comtes de Bourgogne, dit-il, commencèrent à s'établir par concession des premiers Souverains. Ils s'afermirent par leur zèle & leur fidélité. Enfin le malheur des tems rendit leur établissement constant & inébranlable, enforte qu'ile le durent autant à la bonté des Princes, qu'à eux mêmes.

RICHARD *le Justicier*, le premier des Comtes héréditaires de Bourgogne, possédoit sûrement ce titre en 873 & il est très probable, qu'il l'avoit reçu en 870 lorsque BOZON son Frère fut élevé à la charge de premier Ministre du Palais & qu'il obtint de CHARLES *le Chauve* ces hautes dignités, qui le mirent au dessus de tout ce qui n'étoit pas Roi.

Cette époque se raproche d'une autre plus fameuse, le Capitulaire de 877, qui rendit les Fiefs héréditaires. Tout persuade que les Comtes de Bourgogne jouirent du bénéfice de cette Loi, come tous les possesseurs des grands Fiefs s'en prévalurent.

Les Comtes de Bourgogne s'établirent donc du consentement des Souverains ; leur fidélité envers leurs Princes ne contribua

pas peu à les affermir dans les Domaines qu'ils tenoient de leur libéralité.

En éfet, c'est toujours à la fuite des Rois Carlovingiens que l'Histoire nous représente RICHARD *le Justicier*, après la mort de LOUIS *le Begue*. Parmi ces mouvemens, qui ébranlèrent la Monarchie Françoise, RICHARD oubliant les cris du sang & de la nature, quita le parti de BOSON, qui venoit d'usurper le Trône sur ses Maîtres, & se déclarant contre lui, il soutint CHARLES *le Simple*. La mort de RICHARD fut fatale à ce Prince & c'est avec raison que la Chronique de ST. BERTIN remarque qu'incontinent après, ROBERT profita du vuide qu'elle laissoit dans l'Etat, pour priver CHARLES de la Courone.

BOSON & HUGUES *le Noir* suivirent d'abord les traces de leur Père, mais peu à peu, entraînés par le torrent, ils travaillèrent de concert avec les autres Seigneurs à mettre RAOUL leur Frère sur le Trône des François; LOUIS *d'Outremer*, qui lui succéda, ne trouva personne qui lui fut plus attaché que HUGUES *le Noir* & LETALDE.

Vers l'an 939 la Franche Comté fut réunie au Royaume de la Bourgogne Transjurane, possédée par CONRAD. Dès lors HUGUES *le Noir* demeura tranquille. Lui

& LETALDE ne troublèrent point le Règne pacifique de CONRAD ; ils n'entreprirent rien contre les droits.... Leur conduite fut différente de celle des autres grands Vassaux, qui s'établirent en ce Siècle malheureux.... Ce ne fut que par des perfidies & des violences , que HUGUES *le Blanc* & HERBERT de *Vermandois* tachèrent de se former des Etats. On ne lit rien de pareil dans l'histoire des premiers Comtes de Bourgogne. Au contraire, le peu de Diplomes qui nous restent, prouvent qu'ils tenoient du Souverain la plus grande partie de leurs Domaines.

La vie d'OTTON GUILLAUME & de RENAUD I. fut plus agitée que celle de LETALDE ; la cession que RODOLPHE III. fit du Royaume de Bourgogne à l'Empereur HENRI II. puis à CONRAD *le Salique* fut cause des troubles qui s'élevèrent alors.

OTTON GUILLAUME , le plus puissant des Seigneurs de Bourgogne, y eût aussi plus de part ; il s'oposa vivement aux dispositions de RODOLPHE & contraria , autant qu'il lui fut possible , les mesures que prenoit HENRI pour s'assurer le Royaume de Bourgogne.

RENAUD I. après la mort de son Père , dissimula pour un tems les projets d'agrandissement qu'il cachoit dans son cœur ; aussi

tôt que RODOLPHE fut mort, il prit les armes; ce ne fut qu'après onze ans de guerre qu'il vint se soumettre à l'Empereur HENRI III. qui reçut son hommage à Soleure.

Tel est le contraste que DOM BERTHOD remarque dans l'Histoire des Comtes de Bourgogne jusqu'au milieu du XI. Siècle. De la conduite des premiers il infère, qu'ils s'étoient établis sous les auspices des Loix & par Concession des Souverains; de l'agitation continuelle de la vie d'OTTON GUILLAUME & de RENAUD I. il conclut qu'ils n'avoient donné de la consistance à leur établissement, qu'à la faveur des guerres civiles & de la foiblesse qui caractérisa le Règne du dernier des RODOLPHES.

SECONDE PARTIE.

Quelle fut d'abord l'Autorité des Comtes de Bourgogne ?

DOM COUDRET part des Capitulaires pour fixer l'autorité des anciens Comtes, destinés à régir les Provinces. Il démontre que c'étoient des Officiers militaires & civils, qui administroient la justice & la rendoient dans des Plaidz généraux, assistés

des Echevins ou Rachimbours. C'étoit aux Comtes à assembler les homes libres & à les conduire à la guerre, & ils avoient sous eux des Vicomtes & des Centeniers. Enfin ils soignoient les Domaines du Prince & en percevoient les revenus.

L'hérédité des Fiefs ne changea autre chose à l'autorité des Comtes, si ce n'est qu'ils firent en leur nom, ce qu'ils faisoient auparavant en celui du Souverain.

DOM COUDRET convient de la difficulté qui se trouve à fixer par des faits particuliers l'autorité des Comtes de Bourgogne. On ne fait rien à ce sujet de RICHARD *le Justicier* que son nom, sa puissance & sa bravoure en général.

Quant à HUGUES *le Noir*, s'il faisoit des Fondations & des Aliénations de Terres & de Seigneuries, on les faisoit approuver par le Roi CONRAD.

DITHMAR peint en grand l'autorité d'OTTON GUILLAUME „ Vassal du Roi de „ Bourgogne pour le nom, & Maître du „ Pays en éfêt; résistant à l'Empereur & „ par ses conseils & par ses actions, crainte „ de voir diminuer son autorité. Il fit face encore à ROBERT Roi de France, pour soutenir ses droits sur le Duché, en vertu de l'adoption d'HENRI Duc de Bourgogne.

Les Successeurs d'OTTON GUILLAUME conurent par droit de Fief des causes de leurs Vassaux, dans les Assemblées des Barons; mais on ne voit pas qu'ils se mêlassent de ce qui se passoit dans les Seigneuries de leurs Vassaux, ni qu'ils aient eû des Baillis avant le 13me Siécle.

DOM COUDRET dit ensuite, qu'il ne paroît par aucun Acte, que les Comtes de Bourgogne aient eû le droit de battre monnoie, qui appartenoit déjà à l'Archevêque de Besançon par Concession de CHARLES *le Chauve*, & il rapporte à ce sujet les différens des Archevêques de Besançon avec divers Souverains du Comté, tant pour la Monoie, que pour le Scel de l'Oficial, qui atiroit à la Jurisdiction Eclésiastique une multitude d'affaires civiles.

Après beaucoup de faits particuliers DOM COUDRET se résume & conclut, que l'autorité des Comtes de Bourgogne ne fut pas toujours égale. Elle fut grande sous OTTON GUILLAUME & RENAUD I; plus grande sous GUILLAUME II. surtout depuis qu'il eût épousé ETIENNETTE DE VIENNE & recueilli la Succession de GUY DE MACON son Cousin, en sorte qu'il se vit Comte de Bourgogne, de Vienne & de Macon. LAMBERT DE SCHAFNABOURG à écrit

écrit qu'il étoit très riche & très puissant. Il avoit un Palais à Besançon, où GUY de Bourgogne, Pape connu sous le nom de CALIXTE II. vint au monde. C'est là que GUILLAUME reçût avec une magnificence Royale l'Empereur HENRI II. qui alloit à Rome, pour l'affaire des Investitures.

RENAUD III. eût de grands Officiers comme les Rois. GUY DE TREVES étoit son Conêtable; mais cette autorité s'afoiblit sous ses Successeurs 1^o Par les libéralités qu'ils firent aux Eglises, qui diminuèrent leur puissance en diminuant leurs richesses. 2^o. Par les apanages des cadets: La Maison de Châlon seule étoit si riche, qu'elle comptoit 516 Fiefs dans sa mouvance, dont la plupart démembrés du Comté, & quelques uns d'aquisition, tels que *le Comté de Neûchâtel en Suisse* 3^o. Par les Femmes, qui portant le Comté en des maisons étrangères, perdirent l'affection des Vassaux & des Peuples, ce qui occasiona une multitude de petites guerres, à la fin du 13. Siècle.

Tel est le précis des observations de DOM COUDRET sur cette seconde partie; voici celles de DOM BERTHOD.

Il part des mêmes principes sur l'autorité des Comtes; mais la Succession de

ceux de Bourgogne lui donne occasion de les présenter sous différens aspects. Les conjonctures, selon lui, furent favorables aux Fils de RICHARD, pour étendre leur autorité ; aussi la Chronique de ST. BENIGNE porte, que BOSON se forma une espèce de Royaume dans la Bourgogne supérieure, & qu'il s'y comporta avec une entière indépendance.

HUGUES *le Noir* & GISLEBERT ne lui furent point inférieurs en puissance. Comment RAOUL leur Frère se feroit-il opposé à leurs progrès, lui qui n'avoit pris le sceptre & qui ne se soutenoit sur le Trône, que par leur crédit ?

Sous le Règne de LOUIS d'*Outremer* la puissance de HUGUES *le Noir* fut resserrée, & lorsque le Comté de Bourgogne passa en 939 à CONRAD, elle reçut un nouvel échec. HUGUES *le Noir* ne parut plus à la tête des affaires : LETALDE le suivit dans sa vie tranquille ; l'esprit de CONRAD se communiqua à ses Vassaux ; partout on vit régner la paix.

Sous RODOLPHE III. la puissance des Comtes de Bourgogne prit tout à coup de nouvelles forces : Dès les premiers jours de son Règne OTTON GUILLAUME parut en Souverain dans ses Etats. A cette époque on vit disparaître les Comtes dispersés

dans les quatre Cantons des *Varasques*, des *Scodingues*, d'*Amaons* & de *Port*, pour rendre la justice sous l'autorité de l'Archi-Comte. Ils furent remplacés par des Vicomtes, qui portoient dans leur nom ce qu'ils devoient au Comte supérieur.

RENAUD I. & GUILLAUME son Fils perfectionèrent l'ouvrage d'OTTON. DOM BERTHOD cite plusieurs Chartes datées de son Règne & des années de son Gouvernement, & il s'arrête, croyant que c'est l'époque de la véritable Souveraineté des Comtes de Bourgogne; cependant à quelque degré de puissance qu'ils fussent parvenus, leur autorité ne fut véritablement Souveraine, qu'après l'hommage fait par RE-NAUD I. à l'Empereur, en la ville de So-leure.

Au surplus DOM BERTHOD ne pense pas come DOM COUDRET, que les Comtes de Bourgogne n'ayent pas eû le droit de battre Monnoie; au contraire, il soutient que si les Officiaux de l'Archevêque recevoient la plus grande partie des Contrats & des Testamens, cela n'excluoit point les Officiers du Comte, qui avoient une concurrence; ainsi les Comtes en faisant battre Monnoie & resserrant la Jurisdiction des Officiaux dans les bornes que les

Canons leur prescrivoient, n'acquirent point une puissance nouvelle.

TROISIEME PARTIE.

De quelle nature étoit le Domaine du Comté de Bourgogne ?

DOM COUDRET réduit ce Domaine 1°. A ce que les Comtes avoient reçu de la libéralité des Rois. 2°. Aux biens qu'ils avoient aquis. 3°. Aux revenus qu'ils tiroient des Eglises, la plûpart étant sous leur protection. 4°. Aux biens qui leur avoient été inféodés.

Dès que l'on a prouvé l'établissement des premiers Comtes de Bourgogne, par la Concession des Souverains, il est facile de combatre l'opinion de ceux, qui ont pensé que les Seigneurs de Bourgogne s'aproprièrent les Droits régaliens à la mort de RODOLPHE III. & il ne s'agit que de voir, quelle reconnoissance firent les Comtes à ceux de qui ils tenoient leurs Domaines.

Il paroît que les Empereurs donèrent l'investiture, tant aux Rois de la Bourgogne Cisjurane, qu'à ceux de la Bourgogne Transjurane, & ceux-ci aux Comtes de Bourgogne; mais dans la suite, ils se prétendirent indépendans.

RENAUD I. refusa l'hommage à l'Empereur en 1038 & ne le lui fit qu'en 1045. lorsqu'il y fut forcé par sa défaite.

RENAUD III. le refusa constamment & on lui attribue pour cette raison le titre de *Franc Comte* & le nom de la *Franche-Comté*.

OTTO I. Fils de la Comtesse BEATRIX & de l'Empereur FREDERIC *Barberouffe* ne fut chargé d'aucun hommage envers son Frère l'Empereur HENRI, & s'intitula Comte *par la grace de Dieu* &c.

OTTO IV. soutenoit à PHILIPPE *le Bel*, que sa *Baronie étoit si franche*, qu'en nulle partie le *n'est tenu de donner, ne à servir, ne à faire.*

Cependant, pressé par ADOLPHE, Roi des Romains, il parut devant lui au camp de Colmar & lui dit, par l'organe d'un Professeur en droit, que lui & ses dévanciers étoient Vassaux de l'Empire *pour quelques choses*. Par ces derniers termes, l'Auteur explique coment les Comtes de Bourgogne ont été souvent qualifiés fidèles de l'Empire, sans que tout le Comté en ait dépendu à titre de Fief, n'y ayant qu'une protection; c'est là ce qu'il y a de plus important à savoir sur le Domaine des Comtes de Bourgogne.

Au surplus ils tenoient en Fief de l'Archevêque de Befançon, foit come Prince de l'Empire, foit à titre de Fiefs oferts, les Villes de Gray, Vefoul, Lonslefaulnier & Quingey.

Le Domaine des Comtes de Bourgogne étoit, felon DOM BERTHOD, un Fief dans fon origine, & il en conserva la nature jufques vers le milieu du 13me Siècle, qu'il fut afranchi des devoirs de vaffalité par l'extinction du dernier Royaume de Bourgogne. Cette proposition fuit naturellement des principes établis ci devant; tant que le Royaume de Bourgogne fubfifta, les Empereurs conservèrent un refte d'autorité dans le Comté. Diférens Seigneurs reconurent leur puiffance, quelquefois même l'Empereur leur adreffa des lettres come à fes Vaffaux. HENRI IV. voulant terminer les difficultés qui s'étoient élevées entre lui & fon Fils, convoqua fes grands Vaffaux. Le Comte de Bourgogne fut du nombre; plus tard on voit des actes paffés fous le fçel de l'Empereur; ainfi fon autorité n'étoit point étrangère à cette Province, même dans les comencemens du 13me Siècle.

Ceux qui croioit que RENAUD III. vint à bout de rédimer fon Domaine des devoirs de Fief, paroiffent n'avoir pas affez

examiné ce point. DOM BERTHOD observe que FREDERIC *Barberouffe* ayant épousé la Fille unique de RENAUD III. n'approuva point la résistance de son Beau-père, puisque pour apaiser le Duc de ZERINGHEN, à qui l'Empereur LOTHARIE avoit donné les Etats du Comte de Bourgogne, confisqués faute d'en avoir fait l'hommage, FREDERIC transigea avec lui & céda pour le dédomager de ses prétensions sur le Comté de Bourgogne, la Souveraineté des villes de Laufane, Genève, & Sion, avec leurs territoires.

Ce ne fut donc qu'après l'extinction entière du dernier Royaume de Bourgogne que le Domaine des Comtes de Bourgogne acquit sa liberté, parceque, ne relevant des Empereurs que come héritiers des Etats de RODOLPHE III. il cessa de les avoir pour maître, lorsque ce Royaume ne subsista plus; révolution qui n'arriva qu'au 13^{me} Siècle.

Si dans le 14^{me} & 15^{me} Siècle les Comtes de Bourgogne se disoient encore Vassaux des Empereurs, si ceux-ci firent même quelques actes de Souveraineté, le Comté ne fut pas moins indépendant. Les Comtes de Bourgogne ne relevoient de l'Empire, que pour certains Fiefs, mais

leur Domaine principal étoit exempt de devoirs, come il en conſte par une Charte de 1289 ; auſſi les différentes tentatives que l'on fit dès lors , pour aſſujettir le Comté de Bourgogne, furent ſans ſuccès.

On ne pourroit, ſans fortir des bornes d'un extrait , rapporter ici les différens ſujets incidens à ces queſtions , qui ont été traités dans ces Diſſertations, qu'il faudroit lire en entier. Nous nous contenterons de faire obſerver deux queſtions intéreſſantes, agitées par DOM BERTHOD.

Dans la première il examine, quels furent les Rois qui règnèrent au Comté de Bourgogne depuis CHARLES le *Chauve*, juſqu'à CONRAD le *Pacifique*, & il en exclut BOSON, Roi de la Bourgogne Cisjurane, & RODOLPHE II. Roi de la Bourgogne Transjurane. Il leur ſubſtitue CHARLES le *gros*, CHARLES le *ſimple*, RAOUL I. Fils de RICHARD le *Juſticier*, & LOUIS d'*Outremer* juſqu'en 939, que le Comté paſſa au pouvoir de CONRAD le *Pacifique*.

Dans la deuxième il établit, qu'il y avoit en Franche Comté pluſieurs Fiefs d'Empire, diſtingués du Domaine des Comtes, come Veſoul, Gray, Quingey &c. Vou-
lant remonter à leur origine, il croit l'a-
percevoir longtems avant le Teſtament de
RODOLPHE III. d'où il conclut, que l'Em-

pire se les réferva après l'assemblée de Boon, ou plus sûrement, lorsque CONRAD *le Pacifique* eût réuni à ses Domaines le Comté de Bourgogne avec le secours de l'Empereur OTTON I.

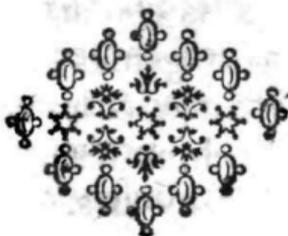
On n'entreprendra pas de donner un précis de la Dissertation de M. PERRECIOT ; quoiqu'elle contienne beaucoup d'observations, qui ne sont point dans les deux autres, il ne seroit pas possible d'en présenter la liaison, sans tomber dans des répétitions : C'est pourquoi l'on se borne à remarquer, que le travail de cet Auteur porte non seulement un examen nouveau des termes & des Actes sur lesquels différens Auteurs de l'histoire de Bourgogne ont fondé leurs systèmes ; mais encore, rapprochant beaucoup de Chartes déjà imprimées, il propose de nouvelles vues, sur l'autorité des différens Empereurs au Comté de Bourgogne, sur l'étendue du Royaume de BOSON, sur l'origine de GERBERGE, qu'il prétend n'avoir pas été Fille de LETALDE, come l'a conjecturé M. DUNOD, mais du Comte de NEVERS, suivant l'opinion de DUCHESNE. Il prétend aussi, qu'HENRI Duc de Bourgogne, Epoux de GERBERGE, & OTTON, Père d'HENRI, possédèrent tout à la fois le Duché & le Comté de Bourgogne après HUGUES *le Noir* & GISLEBERT.

Il discute aussi la question de savoir, si Besançon a obéi aux Comtes de Bourgogne, & se décide pour l'affirmative. Il combat le sentiment de M. l'Abé GUILLAUME, qui dans son Histoire des Sires de Salins les a soutenus indépendans, tandis qu'il raporte les preuves de l'Inféodation de cette Seigneurie par l'Abaye de *St. Maurice* en Valais, & les hommages que les Abés en ont recus jusqu'au 13me Siècle. Il fait voir que HUGUES Capet, Duc & Comte de Bourgogne, a reconnu en 936 LOUIS d'*Outremer* pour son Suferain, & qu'il n'en avoit point secoué le joug en 937, come l'ont dit MABILLON & PLANCHER &c.

C'en est assez sur l'Histoire. On se seroit resserré d'avantage sur cette partie, s'il eût été possible d'entrer dans les détails d'observations pratiques, qui ont été fournies pour le prix des Arts. Il s'agissoit de déterminer les causes & les symptômes des Maladies épidémiques du bétail & les moyens de les prévenir ou de les guérir. Ce prix a été déferé à M. RENAUD, Docteur en Médecine à Besançon, & l'*Accessit* à M. BARBERET, Premier Médecin des Armées, pensionné de la Ville de Bourg, déjà couronné par cette Académie & PERECIOT, Etudiant en Médecine, qui çèda

généreusement l'année dernière le Prix des Arts à un Ouvrier, qui s'étoit trouvé en concurrence. Il est Frère de l'Auteur de la Differtation Littéraire.

QUOIQUE l'étendue des Nouvelles Académiques nuisent ce mois ci à la variété que nous cherchons à faire régner dans ce Journal, nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'ajouter en son entier le Discours, qui a remporté le Prix d'Eloquence de l'Académie de Besançon. Nous sommes persuadés qu'il fera plaisir à nos Lecteurs, tant par le sujet en lui même, que par la force & l'élégance avec lesquelles il est traité.



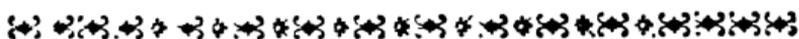


DISCOURS

Qui a remporté le Prix de l'Académie
de Befançon, l'année 1763.

Par M. BERGIER, Curé de
Flangebouche.

*Combien les Mœurs donnent de lustre
aux Talens.*



LES Talens font des dons précieux ; mais s'il est rare de les posséder dans un degré supérieur, il ne l'est peut-être pas moins d'en anoblir l'usage en les consacrant à la vertu. Parmi tant de beaux génies, qui ont cultivé avec succès les Sciences & les Arts, il en est trop qui se font des honorés par le mépris des bienfaisances & des mœurs. Quelle est la cause de ce malheur ? Est-ce la nature, qui, trop avare de ses bienfaits, n'enrichit souvent l'esprit qu'aux dépens du cœur ? Est-ce la fortune, qui, jalouse d'une gloire à laquelle elle n'a point de part, se plait à hu-

milier les grands hommes par les écarts auxquels ils se laissent entraîner ? Le hafard qui a fait périr tant de chef-d'œuvres de l'antiquité, a confervé des ouvrages, dont la perte auroit été moins digne de nos regrets & dont la perfection ne dédommagera jamais la Société des pernicioeux effets qu'ils font capables de produire. De même qu'il y a eu des Siècles barbares, où les regles du beau étoient ignorées, il en est d'autres où l'amour du bien s'afoblit, où les principes de vertu font oubliés ; & peut être touchons-nous de près à cette triste Epoque. Selon la nouvelle Morale qui cherche à s'introduire, une sage timidité convenoit à nos Peres; ils étoient dans l'enfance des talens ; pour nous, parvenus à l'âge fortuné où le Génie est dans toute fa vigueur, nous pouvons déformais tout ofer. Funestes progrès ! fi ce que nous avons acquis de nouvelles connoiffances étoit autant de diminué fur nos vertus.

Semblables au Courfier fougueux, qui blanchit d'écume le frein qui le maîtrise, nos Philosophes se révoltent contre les Loix auxquelles la nature & la raison nous affujettiffent, ne veulent obéir qu'à l'impétuofité de leur génie, prétendent enlever nos fuffrages par la fierté même avec laquelle ils feignent de les dédaigner. L'un nous peint le goût pour les talens come pernicioeux aux mœurs ; l'au-

tre nous représente la contrainte des mœurs come nuisible aux talens; quelle route suivre au milieu des égaremens de cette bizarre Philosophie? Celle que nous tracent le bon sens & l'expérience, seuls guides capables de nous conduire à la sagesse. Ils nous apprennent que les mœurs, sans la culture, des talens, sont dures & sauvages, que les talens, sans respect pour les mœurs, sont vicieux & méprisables; que l'heureux concert des uns & des autres fait leur gloire mutuelle & le bonheur de la société. En jettant sur l'Histoire un coup d'œil rapide, nous verrons les Talens honorés, tant qu'ils ont respecté les mœurs; avilis & dégradés aussi-tôt qu'il y ont donné atteinte; où les faits décident, les spéculations sont inutiles & les raisonnemens superflus. Sans autre preuve, on en doit conclure ces deux vérités, si honorables pour les mœurs, qu'elles sont la vraie source de la gloire des talens, & qu'elles sont le seul moyen pour en éviter les écueils.

I.

Ce n'est point un instinct aveugle, mais un discernement éclairé qui a inspiré aux hommes du respect & de l'admiration pour les Talens; ils leur ont accordé de l'estime, à proportion de l'utilité qu'ils en retiroient. Les

plus nécessaires ont été d'abord préférés ; mais on n'a jamais pensé que ce qui est capable de nuire aux mœurs pût être véritablement avantageux. A qui est-ce que l'on a commencé de rendre les honneurs divins & d'élever des autels ? A ceux dont on avoit reçu des bienfaits. Les ouvriers habiles, qui trouvèrent le secret d'abrégger nos travaux, d'en assurer le succès, de pourvoir aux besoins de l'humanité ; les observateurs curieux, qui découvrirent les richesses de la nature & les ressources qu'elle a préparées à nos maux, les Législateurs, dont la sagesse réunit les peuples, forma les Empires, affermit les liens de la Société ; voilà les premiers auxquels l'antiquité, encore grossière, offrit son encens. L'excès même de sa reconnoissance prouve la puissance des motifs qui l'avoient inspirée.

Successivement l'on a prit à honorer les beaux arts, à mesure que l'on sentit l'importance de leurs services. L'Eloquence, chargée de présider aux délibérations publiques, d'éclairer le citoyen sur ses véritables intérêts, de l'entraîner au bien par le poids des raisons, & par les charmes du discours ; la Poésie, appliquée à célébrer les actions des Héros, à chanter les douceurs d'une vie innocente ; la Musique & la Danse associées au culte de la Divinité, pour en augmenter la pompe & rendre plus vives les leçons de sagesse ; la Pein-

ture & la Sculpture , occupées à conserver l'image des grands homes , à perpétuer par des monumens augustes le souvenir de leurs vertus , s'atirèrent des hommages. Ainsi MERCURE & MINERVE, APOLLON & les Muses, furent placés dans les Temples à côté de VULCAIN & de CERE's , d'ESCULAPE & de BACHUS.

Si dès leur enfance les talens furent élevés au comble des honeurs , c'est qu'ils avoient toute l'innocence du premier age. L'art oratoire ne s'avilissoit pas au point d'enseigner le mépris des Loix & l'oubli de la Divinité ; les Muses, encore vierges ne souilloient point leur bouche par des chants lubriques, & le pinceau toujous chaste n'osoit tracer des objets capables de faire baisser les yeux à la pudeur. Telle une jeune beauté , au sortir de l'enfance est plus touchante par la rougeur modeste qui brille sur son visage , & inspire le respect par la sage retenue de ses regards.

. Dans la suite des tems , lorsque le luxe introduit chez les Nations eut altéré la pureté des mœurs primitives , les beaux arts ne furent pas à couvert de la contagion comune. Pour plaire à des cœurs déjà corrompus , ils furent réduits à leur ressembler ; mais cette foiblesse ne demeura pas impunie , elle fut la première cause de leur décadence. La beauté simple & majestueuse de la nature fut remplacée

placée par les agrémens faux & affectés du vice ; le goût asservi sous la tyrannie des passions , devint capricieux & insensé come elles ; ainsi les Talens déchurent de leur gloire, dès qu'ils cessèrent de respecter les mœurs.

La Philosophie qui auroit dû corriger le désordre , n'eut pas un sort différent. Tant qu'elle fut apliquée utilement à observer la Nature , à donner aux peuples des leçons d'une saine Morale , les Philosophes décorés du beau nom de sages , furent respectés come Maîtres & Législateurs du genre humain. Mais lorsque livrée à la manie des sistèmes , elle ne s'occupa pls que de vaines spéculations ; lorsque divisée en autant de Sectes qu'il y avoit d'Ecoles , elle ne fut plus que l'art frivole de discourir & de rendre toutes les opinions problématiques ; lorsque devenue inutile aux mœurs , elle fut étrangere au bonheur des homes ; la vénération fit place au mépris , & le titre odieux de Sophistes , donné à ses sectateurs , fut un témoignage authentique de l'avilissement où ils étoient tombés.

Ce n'est point par des productions licentieuses que les grands Artistes de la Grece méritèrent leurs plus brillantes courones. Dans ces assemblées fameuses où l'on exposoit les chef-d'œuvres de l'art aux yeux d'un peuple

curieux & éclairé, la palme ne fut jamais accordée à celui qui avoit foulé aux pieds le plus hardiment les loix de la décence. Cet attentat ne fut souffert, que quand les Grecs, raffasiés du vrai beau chercherent dans les affaisonnemens bisarres du vice, de quoi ranimer un goût émouffé par l'abondance. Alors les Artistes oubliant la dignité de leur talent ne rougirent pas de vouer à l'intérêt des travaux qu'ils n'avoient autrefois consacrés qu'à la gloire ; alors maîtrisés par les inclinations dépravées des particuliers, ils cessèrent d'être guidés par le feu du génie, & s'écartèrent de la perfection, à mesure qu'ils s'éloignèrent de la règle des mœurs.

Quand est-ce que l'Eloquence Romaine parvint au plus haut degré de splendeur ? Lorsque l'Orateur enflamé du zèle de la République montoit sur la Tribune pour réveiller dans le cœur des Citoyens les antiques vertus de leurs pères, pour reclamer les privilèges des Nations alliées ou soumises, pour implorer la sévérité des Loix contre les excès des Questeurs ou des Proconsuls. Mais lorsque l'éloquence devenue captive avec Rome, ne pensa plus qu'à plaire à des Maîtres vicieux, il falut parler à l'esprit, parce que la vertu seule peut parler au cœur, il falut substituer le brillant des pensées au pathétique du sentiment & la vaine pompe des paro-

les à la force des raisons & des preuves. Ainsi l'Eloquence née pour commander en Reine fut réduite à ramper en esclave, & fut enveloppée dans la ruine de la liberté & des mœurs.

Est ce par quelques morceaux trop libres que les plus grands Poetes ont mérité une place distinguée sur le Parnasse & sont parvenus à réunir en leur faveur l'estime de tous les tems & de toutes les Nations? Nous n'admirerions pas moins le Prince des Lyriques latins, s'il eut effacé de ses ouvrages des coups de pinceau trop hardis, & si sa Muse plus réservée avoit mieux gardé les loix de la pudeur. S'aperçoit on qu'un respect constant pour cette vertu ait refroidi l'enthousiasme de Virgile? Heureux, d'avoir sçu allier toutes les graces de l'imagination avec la pureté des mœurs, d'être parvenu à nous plaire sans risque de nous corrompre, d'avoir seul le privilège d'ocuper utilement & les premiers travaux de la jeunesse & le sage loisir de l'âge mur! S'il a eu peu d'imitateurs, c'est qu'il n'a point laissé d'héritiers de son génie. Un Poète incapable de nous atacher par la beauté des images & la sublimité des pensées, cherche à nous intéresser en irritant les passions; cet indigne artifice est la ressource ordinaire d'un Talent médiocre.

Par quelle fatalité un art destiné à nous instruire en nous amusant, n'a-t-il pas en-

core pu vaincre la répugnance de la plus saine partie du Public, ni se laver de la flétrissure qu'il reçut presque dès sa naissance ? Parce que l'on n'a jamais pu l'assujettir à respecter les mœurs. La vertu frémit encore de l'outrage qu'elle essuya sur la Scene Atique, lorsque Socrate y fut exposé aux insultes d'un Comique éfrené, & la Sageffe même immolée à la risée publique. Apologistes du Théâtre, effacez, si vous pouvez, ce trait de l'Histoire. Si ce Talent dangereux avoit joui dans la Capitale du Monde d'une estime générale, verrions-nous l'Orateur Romain appliqué à dissiper les préventions que pouvoit faire naître contre Roscius le métier qu'il exerçoit ? Il n'auroit pas eu besoin de distinguer avec tant de soin le Citoyen de l'Acteur, & le caractère personnel d'avec le vice de la profession. Que Thalie ne nous dicte plus que des leçons de sageffe ; que ses traits jamais aiguifés par la malignité, ne soient lancés que contre les vices ; qu'en particulier & en public ses Elèves ne fassent qu'un même personnage, celui de Citoyens vertueux ; bientôt la contradiction cessera, les voix ne seront plus partagées sur le rang que doit tenir dans la Société un art utile jusqu'ici dans la spéculation, & pernicieux dans la pratique ; toujours aplaudi par goût, parce qu'il est

agréable, & toujours censuré par raison, parce qu'il est licentieux.

En vain des spéculateurs chagrins, frappés de la destinée toujours comune aux mœurs & aux talens, ont aculé ceux-ci d'avoir corrompu les premières, amolli les peuples, accéléré la chute des Empires. Enfans ingrats, ils maltraitoient le sein qui les avoit allaités. Ils chargeoient les beaux arts d'un malheur dont ils ont été, non la cause, mais tout au plus l'instrument, & toujours la victime. Le luxe & les passions; voilà la vraie source des maux de l'humanité, qui entraîne à la fois & la corruption des mœurs & la décadence des talens. Garantissons-nous de ce poison funeste, nous conserverons à ceux-ci toute leur gloire, & à celles-là leur innocence.

Rome, toute occupée de conquêtes, & qui n'aspiroit qu'à vaincre les Nations, trembla pour ses mœurs quand elle vit introduire dans son sein les Sciences & les Arts. Frayeur ridicule! Ce n'est pas l'ennemi qu'elle avoit à redouter. Tant qu'elle sut maintenir la sévérité de sa discipline, les exercices de l'esprit ne firent que moderer la feroicité de ces Guerriers. Mais lorsque corompue par la Moleste Asiatique, elle eut oublié ses propres loix,

les Arts ne servirent plus qu'à déguiser ses vices, sous un masque de politesse, & à rendre ses exemples plus contagieux. Vainement éfrayée de ce désordre, elle chassa les Rhéteurs & les Philosophes; c'est l'avarice & la volupté qu'il eut fallu proscrire. Par ce décret salutaire la Vertu réconciliée avec le talens se feroit utilement servie de leur secours, & eut ajouté à ses propres attraits ce nouveau charme pour gagner les cœurs.

Déjà long-tems auparavant, Sparte, pour conserver la Vertu, s'étoit crue obligée de fermer l'entrée de ses murs à ces mêmes Arts qui rendoient la Grèce si célèbre; mais la proscription ne tomboit que sur l'abus. Sparte prêta l'oreille aux sons de la Lyre, tant qu'ils furent capables d'adoucir le caractère de ses Citoyens, sans énerver leur courage; elle banit les Musiciens & les Poetes, dès que leurs chants efeminés devinrent dangereux pour les mœurs. Quelle leçon pour les talens, s'ils avoient sçu en profiter!

C'est à une école si respectable qu'auroient dû s'instruire ceux qui ont voulu nous faire envisager les passions come le principe unique du sublime & de l'excellence dans les Arts, & la contrainte où les mœurs nous retiennent come un frein

génant qui anéantit la grandeur & l'énergie de la Nature. Paradoxe digne des sectateurs de Diogène. La Vertu seule peut inspirer de nobles idées, le Vice est toujours bas & rampant. Les passions affranchies du joug des mœurs ne sont plus que des animaux féroces; elles ne peuvent enfanter que des monstres. Leur force momentanée ressemble à celle de la fièvre & du délire, qui annonce une défaillance prochaine. Si dans les accès de leur fureur l'esprit est encore capable de s'élever au grand & au sublime, le cœur toujours enclin à se peindre, ne manque jamais d'imprimer à ses ouvrages des traits de sa dépravation; & cette empreinte odieuse suffit pour en inspirer le mépris à tout homme sensé.

La perfection des Arts consiste sans doute à imiter la Nature; mais la Nature nous apprend à voiler ce qui peut blesser la pudeur. Pas un peuple, fut-il sauvage & barbare, qui n'en ait reçu cette leçon. Si tant d'Artistes fameux avoient été fidèles à l'observer, plusieurs ouvrages, qu'une juste crainte à sacrifié à la sûreté des mœurs, subsisteroient encore: ceux qui ont échappé à cette sage vigilance, purifiés des taches qui les souillent, mériteroient d'être universellement

conus ; & au lieu du culte profane que leur rend dans le secret du cabinet un petit nombre de cœurs gâtés, ils recevraient en public les respects de tous les gens de bien. J'en atteste ici le libertinage même & l'hypocrisie sous laquelle il se cache ; quel est le suffrage le plus flatteur, ou celui du Vice, ou celui de la Vertu.

Mais un siècle entier fut-il assez pervers pour prodiguer les éloges à d'infâmes productions ? La postérité indignée réclamerait contre cet abus, condamnerait également le talent & ses admirateurs. Non, le goût pour le Vice ne fut jamais constant ; il ne peut être qu'une ivresse passagère. Tôt ou tard la raison reprend l'ascendant sur la mode & sur le préjugé, & son empire s'affermirait par les assauts mêmes que l'erreur & les passions s'obstinent à lui livrer.

Plus un homme doué de grands talens est rare, plus il est exposé aux regards, plus il lui est important d'avoir des mœurs. Placé en spectacle il ne peut être vertueux sans éclat, ni vicieux sans ignominie ; ses travaux, quelques brillans qu'ils soient, ne feront jamais que la moindre partie de sa réputation. Les dons de l'esprit peuvent nous donner une admiration passagère ; les qualités du cœur nous intéressent par

le sentiment, & nous inspirent un respect durable. Jamais les talens ne jouissent d'une gloire plus pure que lorsqu'ils favent tourner à leur profit la vénération que nous avons pour la Vertu. Ils sont environés d'écueils, & pas un qui ne soit marqué par des naufrages; les mœurs sont la seule ressource qu'ils ayent pour s'en garantir.

I I.

ON doit regarder sans doute come contraires aux mœurs, non-seulement les vices grossiers que les loix condamnent, mais encore toutes les foibleffes qu'une austère vertu défavoue. La gloire de talens seroit imparfaite, s'ils n'étoient attentifs à se préserver des uns & des autres. Un défaut qui seroit à peine aperçu dans un tableau comun, suffit pour défigurer l'ouvrage d'un grand Maître où tout doit être achevé. Les petiteffes de la vanité, les basseffes de l'intérêt, les injustices de la jalousie, les aigreurs de la malignité se pardonnent moins à un grand home qu'à un génie médiocre; c'en est assez pour rendre sa réputation équivoque. La modestie, la générosité, la droiture, la douceur, vertus aimables, qui caracté-

risent une belle ame , répandent sur les talens un lustre nouveau ; avec elles ils nous charment , sans elles ils ne font que nous éblouir.

Un génie supérieur peut difficilement ignorer ce qu'il vaut ; le goût du beau, qui le saisit vivement par-tout où il se trouve , ne peut manquer de l'affecter dans ses propres ouvrages come dans ceux d'autrui ; mais si une sage défiance de soi-même ne réprime les mouvemens de l'amour propre , qu'il est à craindre que l'esprit le plus clairvoyant ne soit bien tôt dupe de ses illusions !

Il est si naturel de se flater , l'orgueil , adroit imposteur , fait se déguiser sous tant de formes différentes , la louange plonge le cœur dans une si douce yvresse , que la vertu la mieux affermie est toujours en danger de succomber. Sans le secours d'un guide si nécessaire , coment un talent qui prend l'effort , évitera-t-il les précipices creusés par tout sous ses pas ?

La présomption qui ne voit rien au-dessus de ses forces ou d'inaccessibles à ses lumières , le ton décisif qui prononce en maître , où il faudroit douter , l'entêtement qui ne fait point reconnoître ses erreurs , encore moins en faire l'aveu , le mépris affecté pour des Concurrrens dont on

redoute en secret la supériorité, la vanité qui cherche bassement les éloges & s'offense lorsqu'on les lui refuse : Que de fruits empoisonés toujours prêts à naître du germe pernicieux de l'orgueil, à moins qu'une vertu mâle & sévère n'en retranche jusqu'à la moindre racine !

Soutenir un combat continuel entre l'amour de la gloire qui est la passion des grandes ames, & la modération qui est le caractère d'un cœur bien fait ; entre l'envie naturelle d'ocuper la première place, & la crainte de blesser des rivaux mécontents de la seconde ; entre la franchise qui se rend volontiers justice, & la modestie qui l'attend du public, le pas est glissant : un cœur peu exercé à se vaincre, ne s'y soutiendra jamais. L'exemple de tant de chûtes fameuses en ce genre, ne servira qu'à précipiter la sienne, en la faisant paroître plus excusable.

Je lis avec transport les ouvragés du plus bel esprit que Rome ait produit ; j'admire la fécondité de son génie, la force de son éloquence, la droiture de son caractère ; mais je suis choqué de sa vanité. Orateur sublime, Philosophie profond, Politique éclairé, Citoyen aimable, il semble réunir tous les talens : mais pourquoi mandier des éloges ? Aplaudi dans le Barreau,

respecté dans le Sénat, écouté dans l'Académie, parvenu par son mérite au faite des honneurs, favorisé d'un heureux succès dans ses travaux pour la République, pouvoit-il craindre pour sa gloire ? Faloit-il doner dans le même foible qu'il reprochoit à son Maître Démosthènes, se flétrir ainsi par sa propre censure, démentir les maximes qu'il debitoit avec tant d'emphase sur le mépris de la vaine gloire ?

Mais inutilement l'on affecte les dehors de la modestie, si l'on n'en possède le fonds dans son cœur ; au travers des déguisemens dont un orgueil raffiné s'enveloppe, la nature perce & se dévoile. Le premier trait qui blesse un cœur vain fait tomber le masque & laisse à celui qui le portoit la double honte d'un vice réel & d'un personnage mal soutenu.

Si une passion noble, mais poussée à l'excès, est capable d'avilir les talens, de quel oprobre ne se couvrent-ils pas lorsqu'ils l'étouffent par une inclination basse & servile, par l'intérêt sordide ? Que des homes capables d'exceller dans les Arts aient pu méconoître à ce point leur propre mérite, allier ensemble l'élévation des idées & la bassesse des sentimens, un génie sublime & une ame mercenaire, un goût parfait & un penchant honteux, on

le conçoit à peine. Sacrifier à la fortune des avantages qu'il n'est pas en son pouvoir d'accorder, c'est en ignorer le prix ; puisqu'elle est assez injuste pour laisser souvent les talens dans l'oubli, peuvent-ils mieux s'en venger qu'en dédaignant ses faveurs ? Plus un homme a reçu de la nature, plus il est redevable à la société ; le salaire le plus précieux qu'il puisse recevoir de ses services est l'honneur qui y est attaché ; mais il semble y renoncer, dès qu'il cherche une autre récompense.

L'amour sincère de la vertu & de l'humanité est seul capable d'élever l'âme à un désintéressement généreux ; il nous fait envisager les Talens comme un bien commun dont nos semblables sont en droit de revendiquer l'usage. L'amour propre qui les rapporte à lui seul est un dépositaire infidèle ; il dispose en maître d'un fonds dont il n'est que dispensateur. Le consacrer à sa Patrie, c'est en assurer les fruits pour jamais. Quand le public seroit capable de manquer de reconnaissance, quand la postérité injuste refuseroit d'acquitter la dette, un cœur vertueux trouveroit toujours dans son propre témoignage un dédomagement que rien ne peut lui ravir.

Ce même principe devoit banir la jalousie entre les Talens qui courent la mê-

me Carrière ; plus ils font nombreux , plus les reſſources publiques augmentent , & cette abondance ne peut affliger que les mauvais cœurs. Décrier des Concurrans eſtimables , traverser leurs ſuccès par de ſourdes pratiques , triompher des revers qui leur arrivent , profiter de leur travaux , ſe parer de leurs dépouilles , ſans leur en faire honneur ; la probité défend ces procédés , & la honte en eſt le ſalaire. Combien de Talens ce monſtre n'a-t-il pas éouffés au berceau , en rebutant leurs premiers eſſais , en leur refusant le ſecours néceſſaire pour les encourager !

Qu'elle furie conduiſoit la main criminelle qui oſa exercer ſa rage ſur les tableaux immortels de Le Sueur ? Que n'eſt-il poſſible d'éfacer ces traits odieux , de rendre à ces chef-d'œuvres leur premier éclat , d'anéantir les veſtiges d'un attentat ſi déshonorant pour les arts ! Un Talent ſupérieur n'en fera jamais capable : sûr de ſes richesses , il voit celles d'autrui ſans inquiétude ; le mérite de ſes rivaux , loin de lui faire ombrage , ne lui ſemble que plus propre à relever ſes ſuccès. La juſtice qu'il exercerce à leur égard lui eſt rendue avec uſure ; la gloire qu'il conſent de partager avec eux réjaillit ſur lui toute entière. Apelles étoit trop grand pour être jaloux ; c'eſt lui qui fit conoître le prix

des excellentes peintures de Protégene ; & si la Muse naissante d'Horace fut accueillie à la Cour d'Auguste , elle en eut obligation à Virgile.

Cette basse jalousie n'a rien de comun avec l'émulation si nécessaire aux Talens ; la première en est le poison , celle ci en est l'aliment . elle est également glorieuse à ceux qui en sont animés & à ceux qui en sont l'objet. Dans tous les genres la réputation des Maîtres croît à proportion du progrès des Disciples ; & à moins que ceux - ci n'aspirent à surpasser leur modele , ils ne parviendront jamais à l'égaliser. Heureux le siècle où règne cette noble ardeur , où les grands homes toujours rivaux , sans cesser d'être amis , travaillent à exceller , non à se supplanter , & ne marchent à la gloire qu'en suivant les routes de la vertu ! Dans un combat si honorable , l'avantage est presque égal pour les vainqueurs & pour les vaincus ; les uns reçoivent la palme sans fierté , les autres l'accordent sans envie ; tous s'estiment & se respectent ; & par des éloges auxquels la flatterie ne peut avoir de part , ils fixent le jugement de leurs contemporains & celui de la postérité.

Si cet esprit de modération & de politesse eut toujours présidé aux disputes des savans , leurs veilles auroient été plus uti-

les & leur réputation plus brillante. Mais allumer dans l'Empire paisible des Lettres toute la fureur des guerres civiles, parler avec les Muses un langage que les loix de l'éducation condamnent, repaître la malignité du public d'un spectacle qui fait gémir les sages ; quelque prétexte dont la passion se serve pour couvrir ces excès, ils ne feront jamais pardonnés. La critique sans doute est nécessaire ; mais si des mœurs polies n'en adoucissent l'amertume, loin de conduire à la vérité, elle ne sert qu'à multiplier les préjugés ; loin d'épurer le goût, elle ne fait que le dépraver ; au lieu de faire hriller les Talens, elle les deshonne. Voilà ce qui a fait tomber dans l'oubli ces contestations si vives qui ont souvent partagé tout un siècle ; elle sont devenues insipides, & les auteurs ont disparu dès que le tems a calmé les intérêts & la passion qui les animoit.

Ainsi périront, & plus promptement encore, tant d'écrits où le libertinage déguisé sous le beau nom de Philosophe veut se faire un nom par l'affectation de braver les mœurs, par des efforts redoublés pour arracher de nos cœurs tout principe de morale & de société. Ces nouveaux Titans, qui prétendent escalader le Ciel, en chasser

chasser la Divinité, renverser ses Autels, lui enlever le tribut de notre encens & de nos hommages, auront le sort des premiers. Sans qu'il soit besoin de la foudre pour les terrasser, l'oubli & la poussière en feront justice. Ce n'est point en dégradant l'humanité que l'on mérite ses respects; la fierté, l'aigreur, le ton Cynique ne furent jamais l'enseigne de la vérité.

Si dans un siècle trop enclin à vanter ce qui paroît singulier, il se trouvoit un Ecrivain qui eût l'ambition d'exceller dans tous les genres, de posséder tous les talens, d'être tout à la fois Poète & Théologien, Littérateur & Géomètre, Critique & Philosophe, Historien & Romancier; un génie plus varié qu'étendu, plus hardi que solide, plus capable déblouir que d'instruire, qui traitât sur le même ton le sacré & le profane, le sérieux & le burlesque, la fable & l'histoire; un Auteur plein de mépris pour ses adulateurs & de fureur contre ses Critiques; inconstant par goût & opiniâtre par vanité; qui fit douter s'il a donné plus d'atteintes à la Vérité ou à la Vertu, à la Religion ou aux Mœurs: Quelle destinée pourroit-on lui prédire?

On lui diroit que les ouvrages, trop nombreux pour être parfaits, trop superficiels pour être exacts, trop frivoles

plupart pour être estimés , parviendront difficilement à la postérité ; qu'ils sont en danger , ou de périr avec le goût dépravé qui leur a donné la vogue, ou d'être immolés à la vengeance des Mœurs, qu'ils outragent ; que quand même ils lui survivoient, il y a bien de la différence entre la gloire & la célébrité ; que de tout tems les Sages ont fait moins de bruit que les insensés ; que l'Histoire , en nous laissant ignorer celui qui bâtit le Temple de DIANE , nous a fait conoître celui qui le brula. On lui représenteroit, qu'occuper dans les Fastes littéraires le même rang que tiennent dans nos Annales ces farouches Conquéraus qui ont ravagé nos Contrées , c'est un triste avantage, qui ne vaut pas la peine d'être acheté par la proscription, par une vie errante, par un demi-siècle de travaux. On lui feroit observer, qu'il en coûte moins pour se faire estimer par un Talent mediocre, mais utile à la vertu & aux Mœurs ; que cette gloire ne peut être éfacée par le tems , ni obscurcie par l'envie, ni troublée par les remords ; qu'elle seule peut faire la consolation du sage & rendre sa mémoire précieuse à l'humanité.

Gloria est consentiens laus bonorum, incorrupta vox benè judicantium de excellenti virtute. Cic. Tusc. quæst. L. 3. n. 3.



LA SURPRISE DE L'AMOUR.

C O N T E,

Qui n'en est pas un.

DANS un de ces Châteaux charmans, voisins de la rapide Loire, FATIME depuis quelques années voyoit naître & finir le jour dans le sein de la plus douce tranquillité. Une mère, qu'elle adoroit, & à qui elle devoit seule la plus parfaite éducation, & tous les plaisirs qu'une heureuse aïfance procure, partageoient les premiers jours de son printemps.

La jeunesse & la beauté de FATIME étoient ses moindres charmes : Mille graces réunies dans toute sa personne ; des connoissances au-delà des bornes ordinaires, une douceur, une aménité, une franchise inaltérable dans le caractère, formoient un ensemble de perfections, qui lui concilioient tous les suffrages. FATIME n'ignoroit pourtant pas le pouvoir de ses charmes ; on lui avoit dit mille fois qu'elle étoit belle ; mais ces hommages souvent mal

amenés, & presque toujours monotônes n'avoient pas plus touché son cœur, que flatté son amour-propre. Enemie de l'ombre même de la coquetterie, FATIME ne cachoit point le peu d'impression que faisoit sur son cœur, cette foule de Vers, de Madrigaux, de Chançons, de Bouquets, & de tous ces autres petits hommages, où l'esprit & le desir de plaire ont comunément plus de part, que le sentiment. Aucun de ses admirateurs ne paroïsoit être, & n'étoit en éfet préféré; tous ne pouvoient qu'applaudir à la beauté de son ame; tous ne chantoient à l'envi, que ses atraits & les graces, qui accompagnoient ses moindres démarches.

FATIME se flatoit eufin de ne jamais conoître l'amour; contente de l'admiration qu'elle faisoit naître; enchantée de l'encens qu'elle recevoit de tous les êtres sensibles, son ame ne se formoit l'image d'aucun autre bonheur; lorsque ALCIDOR, jeune, aimable & modeste lui fut présenté comme le fils d'une amie chérie de sa mère. Ce titre, qui le mit à portée de voir souvent FATIME, les éclaira bientôt sur leur mérite mutuel, & l'uniformité de leurs connoissances, de leurs goûts, de leurs sentimens, ne fit que resserer de plus en plus des nœuds, qui ne leur

parurent être d'abord que l'ouvrage d'une tendre & simple amitié.

Un sentiment plus vif, que tous ceux qui l'avoient agitée jusqu'alors, ne permit bientôt plus à FATIME de se diffimuler à elle même toute la préférence qu'elle accordoit à ALCIDOR sur ses autres amans. Mais loin d'être éfrayée d'un sentiment si nouveau pour elle, FATIME s'y livra avec d'autant plus de confiance, qu'elle en jugeoit l'effet moins dangereux. Ces jeunes amans, (car ils l'étoient en effet sans le faveur) vécutent assez long-tems dans cette douce sécurité; rien ne troubloit leur union; chaque instant au contraire sembloit la resserer; les goûts, les plaisirs de FATIME étoient toujours ceux d'ALCIDOR, un Serin étoit pour lui l'objet le plus intéressant; c'étoit l'élève de FATIME, & il ne quitta l'oiseau qu'après lui avoir appris l'air, qu'il favoit plaire le mieux à cette aimable fille. *Petils-fils* ne fut plus un Serin ordinaire; il devint, grace aux soins d'ALCIDOR, le plus charmant de tout les être de son espèce . . . Chaque jour FATIME s'embéllissoit de mille fleurs nouvelles qu'ALCIDOR avoit soin de lui faire remettre; quelques vers acompagnoient souvent ces nouveaux hommages. . . Le couplet suivant

fera moins juger des talens Poétiques d'ALCIDOR , que du sentiment qui les lui infpiroit.

* A I R.

Fleurs , qui de l'heureux Printems ,
 Nous ofrez la douce image ,
 Aux attraits les plus charmans
 Allez rendre votre hommage ;
 Embellissez le fein
 De celle que j'adore ,
 A l'éclat de fon tein.
 Joignez le votre encore !

Mille galanteries de ce genre décélérent bientôt aux yeux de FATIME , ALCIDOR & fon amant Un retour cruel qu'elle fit fur elle-même ; un examen profond de la situation actuelle de fon cœur ; tout lui fit connoître que ce qu'elle ne croyoit d'abord qu'une fimple préférence , étoit un sentiment beaucoup plus vif , infiniment plus tendre. Allarmée d'une découverte que fon peu d'expérience lui faifoit paroître plus inquiétante encore , FATIME fe détermina à fuir tout ce qui pou

(*) Ce Couplet peut fe chanter fur l'Air :
 J'aime une ingrate Beauté, &c.

voit lui rapeller le souvenir d'ALCIDOR. PETIT - FILS , ne repose plus sur son sein d'albatre ; ses lèvres ravissantes ne pressent plus le petit bec de l'animal charmant ; les cheveux de FATIME ne sont plus ornés des fleurs d'ALCIDOR ; sa voix cesse d'exprimer les chansons délicieuses que cet amant lui avoit apprises ; enfin FATIME , livrée à la mélancolie , craint jusqu'au nom même de l'Amour !

ALCIDOR étoit encore trop jeune pour pénétrer bien clairement les raisons d'un pareil changement ; cependant la mélancolie de FATIME augmente chaque jour ; cette gaîté charmante , le véritable fond de son caractère , est remplacé par des inquiétudes , que rien ne peut clamer.

Ces deux amans enfin se fuyoient machinalement ; chacun d'eux se flatoit , ou du moins s'éforçoit de vaincre un penchant , qu'ils ne pouvoient plus se cacher.

Un petit bois , voisin du Château où le hazard les conduisit tous deux , leur facilita l'ocasion de s'expliquer sur leur situation mutuelle : On présume quel dut être leur embarras réciproque , & surtout celui de FATIME. Tous deux baissent les yeux , rougissent ; tous deux restent muets. ALCIDOR cependant , qui se rassure par degrés , ose en balbutiant , demander à son

amante, quelle peut être la cause du changement dont elle le voit gémir? . . . Arrêtez! s'écria FATIME, vous devez le savoir; vous le savez; j'en suis certaine. . . Mais, ou rompons dès à présent; résolvez-vous à ne me voir jamais; ou jurez-moi que plus digne de mon estime, vous imiterez mes efforts pour vaincre des sentimens dont les fuites m'éfrayent. . . ne soyons plus l'un à l'autre que ce que nous étions lorsque nous nous sommes connus; lorsqu'avec moins de familiarité, nous jouissions sans trouble & sans remords, du plaisir de nous voir, & de nous entretenir..... C'est un ami que je cherchois, que j'avois eu trouver en vous. Bornez-vous à ce titre; ou renoncez à me revoir jamais.

Oui! je vous le promets, cruelle, s'écrie le tremblant ALCIDOR, en tombant aux pieds de FATIME..... quelque malheureux que je sois. . . du moins je vous verrai. . . Oui, FATIME, rassurez-vous: Votre amant! que dis je, votre ami ne connoît rien qui puisse l'éfrayer, dès qu'il s'agira de vous plaire... Oui! je vous cacherai les traces mêmes de mes pleurs... Vous redoutez l'amour? je ne faurois absolument vous condamner; nous dépendons tous deux de nos parens. Mais si

vous conoiffiez... N'importe ! je ne veux point troubler votre repos... je faurai tellement me contraindre , que jamais mon Amour... non , jamais (du moins fans votre aveu) ne paroitra , n'éclatera Ceffez dont d'en parler , interrompit vivement FATIME ; est-ce à nous , est ce à notre âge qu'il est permis de s'y livrer ? Nous , que peut-être nos parens ont déjà destinés à des alliances contraires ? ALCIDOR , vous ferez toujours mon ami ; je vous jure une éstime ... Une estime ! (reprit ALCIDOR) une estime ? quoi FATIME oublie-t-elle déjà , que l'amitié la plus tendre ?... Non , je n'oublie rien (lui dit en fouriant FATIME ,) songez à vos promesses ; & foyez toujours sûr des miennes.

Ces deux amans très-contens l'un de l'autre , tout en se félicitant de leur nouvelle résolution , reprirent bientôt leur première gaité & par conféquent leurs premiers plaisirs.

PETIT-FILS ne prononça plus que rarement , *Je vous aime* , qu'ALCIDOR , avoit eu tant de plaisir à lui apprendre. En cessant de le lui répéter , le petit animal cessa de le dire , ou du moins , c'étoit si foiblement ! ... si foiblement ! ... que bientôt FATIME ne l'entendit plus. AL-

CIDOR lui présentoit souvent des fleurs ; mais la main de l'Amant ne se remarquoit plus dans le choix, dans le goût, dans la variété de leur mélange ; ses vers mêmes ne célébroient plus que les prétendues charmes ne que pouvoit offrir une simple amitié , souvent même l'indifférence : Témoins ceux-ci , dont FATIME affecta de faire la Musique

* A I R.

Amour , je brave ta puissance ,

Que l'indifférence

A d'atraits ! . . .

Non , non , je n'aimerai jamais ,

Et je ne crains point ta vengeance ,

Garde tes traits ,

Ils sont sans effets

Sur mon ame ! . .

Non , non , je n'éprouverai jamais ,

Non jamais

Je n'éprouverai ta flame.

Le souvenir de leurs sermens les contient quelques tems dans les bornes qu'ils

* Ces paroles se peuvent chanter sur cet Air si connu d'un ancien Opera : L'Amour est un Enfant timide , la sévérité lui fait peur , &c.

s'étoient prescrites. Mais chaque jour altéroit ce souvenir : L'Amour, sous le masque de l'amitié, ne s'insinuoit que d'autant plus dans leur cœur ; & chaque éfort qu'ils croyoient faire , pour l'en éloigner , ne l'en raprochoit que davantage.

FATIME ne trouva bientôt plus de goût, plus de finesse dans des Chançons qui ne peignoient que les charmes imaginaires d'une froide indifférence. Les bouquets que lui ofroit ALCIDOR , cessèrent de la flatter. Déjà l'ennui s'empare de son ame ; déjà l'incarnat de son teint exprime par son altération , le trouble & l'inquiétude de son cœur!... ALCIDOR insensiblement entraîné par le charme irrésistible d'un pouvoir enchanteur , qu'il ne lui est plus permis de combattre , redevint par degrés plus tendre , plus attentif , plus aimable encore qu'il ne l'avoit été ; PETIT-FILS, reedit avec plus de charmes que jamais, *je vous aime* ; FATIME se trouva de jour en jour moins triste ; tous deux enfin , sans presque s'en appercevoir , en cessant de combattre un penchant qui les forçoit de se livrer de bone foi à leur tendresse mutuelle , cessèrent de rougir du peu de succès de leur première résolution , & s'affermirent dans celle de s'aimer toujours.

La tendre FATIME , sans manquer à ce

que la sagesse la plus austère lui pouvoit prescrire, laissoit quelquefois entrevoir à son amant une partie des sentimens dont son cœur étoit rempli. Momens délicieux!..
ALCIDOR, moins contraint, plus vif, plus pénétré de son bonheur, ne laissoit échapper aucune occasion de mieux prouver toute la tendre vivacité de sa flamme. Ce fut sans doute dans un de ces instans précieux, qu'**ALCIDOR** fit les couplets que voici.

A I R.

Le jeune Objet que j'adore ,
 Sans exiger de retour ,
 Est plus charmante que **FLORE**
 Est plus belle que l'**AMOUR** !...
 Si **PARIS** eût vû ses charmes ,
VENUS n'eût point eu le prix ;
 Son cœur en rendant les armes
 Eût couronné mon **IRIS**.

De sa gorge ravissante
 Rien n'égale la blancheur ;
 De la rose encore naissante
 Sa bouche offre la fraîcheur.
 Dans tous les cœurs elle inspire
 Mille desirs , mille feux ;
 Et mon **IRIS** d'un sourrire ,
 Peut captiver tous les Dieux.

Quand IRIS dans nos bocages
 Vient répéter mes chansons,
 Les oiseaux par leur ramages
 Tâchent d'imiter ses sons.
 L'onde par un doux murmure,
 Semble exprimer sa gaité!...
 Tout enfin dans la Nature
 Rend hommage à sa beauté.

Mais ces instans délicieux, ce bonheur pur & ravissant, dont s'enivroient leurs ames devoit bientôt éprouver un revers, dont la rigueur leur seroit d'autant plus sensible, qu'ils croyoient moins devoir le redouter.

Un jour que FATIME sembloit répéter avec plus d'attendrissement que de coutume, un air charmant qu'ALCICOR venoit de lui apprendre... Que signifie, lui dit sa mère, cette vive expression de sentimens, que je remarque depuis peu dans votre façon de chanter? cette mollesse dans les inflexions, & cette espèce de délire où je ne reconois plus ma fille?.. Parlez FATIME, ouvrez votre ame à votre mère; voyez toujours en elle votre amie; ou craignez d'être moins digne d'être la sienne.

FATIME, à ces mots, tombe aux pieds d'ARAMINTE; le trouble de ses yeux, la pâleur qui succéde aux roses de son

tein , tout peint à cette mère la beauté , la franchise & la fenfibilité de l'ame de fa fille. FATIME n'a point recours au menfonge pour lui voiler fes nouveaux fentimens ; la plus légère excufe feroit criminelle à ces yeux ; elle avoue en pleurant fa foibleffe , & n'en déguife ni l'origine , ni les progrès. Ce n'eft que pour en obtenir le pardon , qu'elle reconoit toute fon imprudence ; que pour mériter de nouveau l'indulgence & la tendrefle de fa mère ; que pour recevoir d'elle enfin les confeils dont elle fent toute l'importance & la néceffité. ARAMINTE , qui dès long-tems s'étoit aperçue des progrès d'une paffion qu'elle defiroit de rendre heureufe , & qui n'avoit d'autre but , que de s'affurer du fond qu'il étoit poffible de faire fur la conftance & la folidité des feux de ces jeunes amans : ARAMINTE emportée par le fentiment , tombe à fon tour dans les bras de fa fille , la preffe contre fon fein , mêle fes larmes aux fiennes , & ne fait plus miftère du plaifir que lui fait l'amour d'ALCIDOR.

Ma fille , ajouta - t - elle , ALCIDOR , eft un parti convenable pour vous ; mais les homes n'afectent que trop fouvent des paffions qu'ils ne reflentent point ; la plupart cèdent à l'atrait du plaifir , ou à ce

goût d'intrigue & de séduction, qui les domine presque tous. Quels garants avez-vous de la candeur, de la durée des sentimens de votre amant?.... Ah! tout me répond de la franchise & de la tendresse d'ALCIDOR... Ah la bonne heure (reprit la mère): mais laissez-moi le plaisir de m'en convaincre par moi-même; cette précaution est aussi nécessaire à mes desseins, qu'indispensable pour assurer votre bonheur. J'exige même que vous me fécondiez; que rejetant sur mes ordres absolus, le froid, l'indifférence même que vous affecterez désormais pour lui, vous me mettiez à portée de conoître & d'apercevoir tout le fond du caractère d'ALCIDOR.... FATIME se sent-elle assez des fermeté pour se conduire de façon à ne pas déconcerter les vues de sa mère?... Ah! Madame, s'écria-t-elle, pourriez-vous me supçonner de manquer jamais d'obéissance à vos ordres?... ARAMINTE, par les caresses les plus tendres, se hâte de rassurer sa fille; & ces épanchemens de la tendresse la plus pure accroissent un nouveau déluge de larmes, que la tendre FATIME alloit verser.

ALCIDOR cherchoit avec trop de soin l'occasion de revoir son amante, pour ne pas bientôt la rencontrer.

Elle sortoit d'avec sa mère; les traces

de ses larmes, sa pâleur, une agitation que la vue d'ALCIDOR ne pouvoit qu'augmenter encore; firent sur l'ame de cet amant l'impression la plus vive & la plus douloureuse. Que vois-je? dit-il, en tombant à ses pieds, FATIME pleure & m'en cache la cause!... elle me fuit & craint mes regards mêmes?... Ah, malheureux! je suis perdu.....

FATIME en éfet vouloit fuir; & son cœur gémissoit de la douleur qu'elle caufoit à son amant; mais la promesse qu'elle venoit de faire à sa mère, lui donnant de nouvelles forces: Ah! laisse-moi, s'écria-t-elle; des ordres que je respecterai toujours, ne me permettent plus!... N'achevez pas, perfide, s'écria ALCIDOR, le désespoir peint dans les yeux; n'achevez pas de m'annoncer la mort... Quel changement, grand Dieu! . Ciel, est-ce au moment où je venois vous apprendre avec transport, la mort d'un oncle, dont la fortune ajoute immensément à la mienne? Est-ce au moment où je commençois à me croire plus digne de FATIME & de l'aveu de sa mère, que je dois voir mes vœux & mon plus cher espoir trahis?.... Eh bien, je périrai, cruelle; mais craignez; que dis-je? tremblez pour les jours de
l'heureux

l'heureux rival que fans doute vous me préférez... Est-ce ALCIDOR que j'entends? est-ce lui, (dit en foupirant FATIME,) qui m'ofe reprocher une noirceur dont je fus toujours incapable?... Dieu! fi mon cœur pouvoit s'ouvrir à lui.... Ah! pardonne, digne & belle FATIME, pardonne à la douleur qui transportoit le plus fincère amant!.. Non, non, ton ame fut toujours trop vraie, trop pleine de la Divinité dont elle eft l'image, pour conoître un instant l'impofture... Que ta mère, hélas! ne connoit-elle toute la pureté, toute la violence de ma flâme.... peut-être que fenfible aux maux que fes ordres barbares vont me faire fouffrir, fon cœur pourroit s'ouvrir à la pitié.... Permits, chère FATIME, permits-moi la feule épreuve, la feule tentative qui flatte encore l'efpoir de ton amant!... Que dis-je? ah! fi jamais je te fus cher, fuis-moi; viens... tombons l'un & l'autre à fes pieds.... viens m'y voir expirer, ou obtenir d'elle notre bonheur comun.

ARAMINTE, qui d'un cabinet voifin les voyoit & les entendoit, ne put laiffer durer plus long-tems un fuplice, dont fon cœur partageoit toute l'amertume. O mes enfans! s'écria-t-elle, en s'ofrant à leurs

yeux, vivez à jamais l'un pour l'autre... Ces mots, que l'émotion d'ARAMINTE lui permit à peine d'articuler, produisirent sur les jeunes amans tout l'effet qu'ils devoient produire. Un silence d'étonnement & d'excès de plaisir, des regards où l'amour, la joie & la reconnoissance s'exprimoient tour-à-tour, furent quelques instans les seuls interprètes de leurs cœurs.... Les épanchemens réciproques succéderent à cette première ivresse des sens & l'hymen d'ALCIDOR & de FATIME ne fut différé, qu'autant qu'il le fallut pour en disposer les apprêts.





L E T T R E S

De JULIE à CAMILLE.

DIXIEME LETTRE.

REJOUISSÉZ VOUS, ma chère CAMILLE; puisque votre JULIE est au comble de ses vœux! Oui, ma Reine, le Comte est revenu; mais plus tendre, mais plus charmant que jamais. Je vous défierois de deviner le vrai motif de son absence. Sachez que ma fête en étoit l'objet, & que c'étoit pour la célébrer Mercredi dernier, que cet aimable séducteur nous avoit quitté. Ha! chère amie, jugez de ma joie lorsque Mardi, sur les cinq heures, ma femme de chambre vint m'annoncer son retour! Concevez, s'il est possible, ma précipitation à me rendre chez ma Tante. Cependant le devoir l'ayant emporté sur le plaisir, je reçus son compliment avec cette politesse ordinaire, dont le comun usage ne sauroit flater une ame délicate, & si je feignis de ne pas entendre ce qu'il me

dit, que des affaires indispensables avoient couté cher à son cœur, je vous avoué que cette dissimulation me parut cruelle. J'aurois goûté une satisfaction bien douce de lui rendre le change, mais la bienfiance s'y oposoit, & je souscrivis à ses loix en soupirant.

Ma Tante m'aprit ensuite, qu'elle s'étoit engagée d'aller dîner le lendemain chez la Marquise de FELCOURT, où nous nous rendimes en éfet sur les neuf heures du matin. Je compris à mon retour le motif de ce petit voyage, puisque nous trouvames la principale allée du parc & toute la façade du Château illuminée, par une brillante décoration, où l'on remarquoit plusieurs chiffres formés des doubles Lettres de mon nom.

Nous ne fumes pas plutôt entrés dans le Salon, qui se trouva rempli de tous nos voisins, que six Nymphes parurent, portant chacune une corbeille de fleurs, qu'elles déposèrent à mes pieds, en dansant un pas de ballet, au son d'une excellente simphonie, qui se fit subitement entendre. Puis s'étant séparées, pour faire place à leur Souveraine, qui représentoit la Raison, cette Déesse vint en cadence me présenter un bouquet élégant, auquel se trouvoit suspendu une petite Navette de bois de

cèdre, garnie d'or, & la musique ayant cessé de se faire entendre, dans l'instant où j'acceptois son présent, elle me récita ces vers avec toutes les graces, dont les Princesses des coulisses sont susceptibles :

Recevez , divine JULIE ,
 Cette Navette dont l'Amour ,
 Sur un des mirthes d'Idalie
 Dessina d'abord le contour ;
 Elle est son plus parfait simbole ;
 Elle est légère come lui ;
 Elle va , vient , court & s'envole
 Sans objet & sans point d'apui.
 Mais , semblable à ce Dieu volage ,
 Du sein de sa légéreté ,
 Sortent les nœuds dont elle engage
 Le fil qu'elle tient arrêté
 De la navette passagère
 Gardez vous d'imiter les écarts , les erreurs ,
 Et n'empruntez jamais , de sa course légère ,
 Que les nœuds qui fixent les cœurs.

Après que ces paroles, dont je reconus aisément l'Auteur, m'eurent été adressées, la Déesse s'étant placée au milieu de ses Nymphes, figura, de concert avec elles, une entrée qui leur atira tous les éloges

de l'assemblée par la vivacité de son exécution. Cet agréable intermède nous ayant conduit jusqu'au moment de se mettre à table, le Comte fut placé près de moi par l'ordre de ma Tante, qui me dit à l'oreille, qu'étant la confidente de M. de VOLVIRE, dont elle aprouvoit les sentimens, je lui ferois plaisir de les recevoir avec tout le retour qu'ils méritoient. Ha! CAMILLE, que cette recommandation si désirée me fut précieuse, & que Mad, de FRANQUEVILLE me parut adorable, en me débarassant du fardeau de la contrainte, dont mon cœur étoit suffoqué! En honneur c'étoit le plus beau bouquet que cette chère Tante put me donner; aussi ne résistai-je point au plaisir de l'embrasser, & je vous jure que ce fut de toute mon ame.

Le souper fut accompagné d'un concert d'instrumens, qui par l'exécution de différens airs tendres, provoquoit cette douce sensibilité, que la délicatesse du sentiment inspire; & come les dispositions de mon ame m'en rendoient infiniment susceptible, le Comte, qui s'en aperçut, profita de cet heureux moment pour me demander la permission d'aspirer au bonheur de me plaire. Il dut être content de ma réponse; j'eus lieu de le penser par le plaisir qui

brilla dans ses yeux , après l'avoir entendue. Mais poursuivons le détail des amusemens de cette aimable soirée , dont je n'oublierai jamais la douceur.

Le deffert ne fut pas plutôt servi , que la Raison , précédée de ses Nymphes , reparut sur l'horison , & , fécondée par l'orquestre , elle chanta ce Rondeau , dont sa suite répéta le refrain en grand chœur.

Volez , Amour , acourez dans ces Lieux ;
 Quittez Paphos , abandonnez Cithère ,
 Suivi des ris , des plaisirs & des jeux
 Rendez hommage à l'objet de nos vœux.

Forgez vos traits

Sur ses attraits

Si vous voulez régner sur la terre.

FLORE & THETIS

L'AURORE avec CIPRIS

Gémissent dans les Cieux

De l'éclat de ses yeux ;

Volez amour. &c.

Son air touchant

Intéressant

Vous apprendra le grand art de plaire.

Sur son beau sein

D'un air tendre & badin

Le Zéphir amoureux
Vient déposer ses feux.
Volez amour &c.

Sur sa douceur ,
Sur sa candeur ,
Si vous réglez vôtre humeur légère ,
Le sentiment
Déliat & constant
Sur un Trône de fleurs
Va couronner nos cœurs.
Volez amour &c.

Cet agréable concert ayant été suivi d'une décharge de cent boîtes, Madame de FRANQUEVILLE se leva de table, en invitant la Compagnie d'imiter son exemple. Nous passâmes avec elle sur la terrasse, où nôtre présence fut célébrée par deux mille fusées, qui volèrent avec rapidité dans les airs, en formant le nom de JULIE, & qui précédèrent un très beau feu d'artifice, dont la décoration représentoit le Temple de l'Himen, où l'Amour sans bandeau s'unissoit à la Raison, qui fixoit sa légèreté sous les traits de PSICHE'. Ce brillant coup d'œil s'étant terminé par vingt quatre pots à feux, qui ne flatèrent pas moins la vuë, le Comte me présenta la main & me conduisit dans la sale d'assemblée, où

nous començames le bal, avec un aplaudissement général, si vous en exceptez cependant Mad. d'ORMONT & le Chevalier de FOLVILLE, qui, ne pouvant soutenir le triomphe de son rival, disparut come un éclair.

Ce fut dans le cours de cette nuit délicieuse, que M. de VOLVIRE me développa tous les replis de son cœur & qu'il mit à mes pieds sa fortune & sa vie. Vous concevez bien, qu'autorisée par ma Tante, je ne lui fis plus un mystère de la tendresse qu'il m'avoit inspirée, de sorte que nôtre union fut décidée par cet aveu mutuel, & qu'elle s'accomplira quand il sera possesseur du Régiment qu'il postule à la Cour. J'espère donc, ma chère amie, que nous changerons d'état toutes deux en même tems, & que par cette faveur inespérée du destin, j'aurai le plaisir de vous rejoindre plutôt, que je ne l'espérois. Hélas! que je serois contente, si mon aimable Cousine pouvoit se flater d'imiter nôtre exemple; mais malheureusement le Père de son amant n'est pas aussi généreux que le Comte de VOLVIRE, qui sans considérer mon infortune présente, se fait gloire d'en réparer l'injustice. Vous conviendrez que des sentimens si distinguez, sont bien dignes de toute mon affection.

Tout le monde s'étant retiré sur les cinq heures du matin, ma Tante en me présentant le Comte, m'ordonna d'embrasser l'Epoux qu'elle me destinoit, & mon obéissance ayant fécondé sa volonté avec autant de trouble que de plaisir, je fus me mettre dans mon lit ou je m'endormis sur des fleurs. Mais tandis que je me livrois aux douceurs du sommeil, Mad. de FRANQUEVILLE ne goutoit pas le même avantage, par l'indiscrétion du Baron de LADRENVILLE, qui la fit éveiller à neuf heures, pour lui demander la permission de me présenter un bouquet. Ce bouquet se trouvoit composé de quatre gros pavots, couleur de feu, dont le pied étoit décoré d'une aune de faveur blanche, nouée en forme de las d'amour, aux deux extrémités duquel on apercevoit un cœur de pâte, qu'il avoit sûrement trempé dans du sang de bœuf, pour lui doner plus de vraisemblance. Vous sentez bien que ma Tante ne put s'empêcher de rire d'une imagination si grotesque, qu'elle feignit cependant d'applaudir, en lui demandant par quel hazard il avoit appris que je me nommois JULIE. Hélas! Madame, lui répondit-il, je l'aurois ignoré, sans le tapage infernal qui s'est fait hier soir dans votre Château, & qui je vous avoue ma

causé la plus terrible des frayeurs. Je l'attribuois à ce maudit MANDRIN, dont je vous croiois la proie ; de forte qu'ayant envoyé des payfans bien armés, pour examiner de loin ce diable de charivari, ils m'ont dit à leur retour, que c'étoit pour célébrer la fête de Melle vôtre Nièce, & vous concevez bien, qu'avec les prétentions que l'amour me donne sur sa personne, il ne m'a pas été possible d'éviter la dépense que me coûte cette jolie galanterie, qui certainement doit lui prouver la sincérité de mes feux. Je ne jette pas ordinairement mon argent par la fenêtre, aussi me flatte-je, qu'en lui faisant remarquer ma prodigalité, vous aurez la bonté de lui faire sentir que je ne dois pas en être la dupe.

La Comtesse l'assura très fort qu'elle ne souffriroit pas que j'abusasse d'une tendresse si digne de retour, & m'ayant fait dire sur les onze heures de me rendre chez elle, d'abord que je serois habillée, je crus que le Comte étoit le motif de cette invitation, de forte qu'ayant précipité ma toilette, les aîles de la vivacité me transportèrent dans son appartement. Jugez de ma surprise, & même de mon dépit, en apercevant JACQUES *Ros bis*, qui tenoit son bouquet d'un air triomphant, tandis

que ma Tante me disoit , avec tout le sérieux possible , de recevoir le cadeau de MONSIEUR le Baron , dont l'attention peu commune étoit digne de toute mon affection. J'avoue que j'eus beaucoup de peine à m'empêcher d'éclater de rire ; cependant , en me modélant sur la Comtesse , je lui répondis qu'elle devoit être assurée , que son aprobation seroit toujours suivie de la mienne , & que j'étois prête à le lui prouver. Alors ayant mis un genou en terre , mon campagnard me présenta son singulier bouquet , en présence de toute la Société , que ma Tante avoit eû soin de faire assembler , & l'ayant reçu sous les aparences de la plus grande admiration , je lui demandai , si ce cœur précieux ne renfermoit pas quelque jolie devise. C'est ce que vous saurez , me répondit-il , avec un certain air de finesse , quand vous l'aurez ouvert. En éfet , je le brisai sur le champ , & je trouvai qu'il renfermoit un petit rouleau de papier , qui contenoit cet admirable Quatrain.

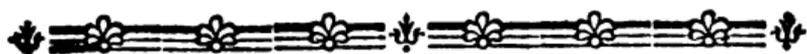
Depuis que je conois vôte aimable persone ,
 Je ne puis plus du tout trouver la soupe bone ;
 J'ai beau jurer , pester , contre vôte rigueur
 Rien ne peut m'empêcher de vous doner mon cœur.

Toute la compagnie féconda les louan-

ges empoulées dont j'acablai l'Auteur de ces incomparables vers , qui reçut nos éloges come une justice , qu'on ne pouvoit refuser à sa Muse. J'appris cependant le lendemain , que ce chef d'œuvre avoit été fait par son Procureur fiscal , qui ne put souffrir que son Seigneur s'en attribuat la gloire.

Ma Tante m'ayant conté l'histoire de Mad. de PERLE , dont je vous ai parlé dans mon avant dernière , sa singulière folie , qui vous amusera sûrement , composera la première Lettre que j'aurai le plaisir de vous écrire. Adieu donc , la bien aimée CAMILLE , qui possèdera toujours la tendresse de la fortunée JULIE.





TRE'S HUMBLE S

*Observations sur la Critique d'un Fragment
de l'Ode de M. l'Abé PAUCHET, insérée
dans le Journal Helvétique de Janvier
1764.*

Mais vous, pour en parler, vous y conoissés vous ?

BOILEAU Sat : III.

S'IL est certain que la Critique soit permise à tout le monde, & nécessaire pour épurer le goût, il ne l'est pas moins qu'elle doit être éclairée & judicieuse; autrement elle manque son but & retombe sur le Censeur. Il me paroît que c'est le cas du Critique des Vers de M. l'Abé PAUCHET. Je ne conois ni l'un, ni l'autre; je ne prétens ni m'ériger en DON QUICHOTTE de celui-ci, ni en champion contre celui-là: Je trouve que la Critique de l'Anonime n'est pas juste, & que ses vers ne sont pas bons; je veux le lui dire, avec la même franchise qu'il l'a dit à l'Abé, sans dessein de l'ofenser, & par le droit incontestable à tout Etre pensant de dire ce qu'il pense sur les ouvrages d'Esprit,

suivant ce principe de BOILEAU, posé par le Critique lui même :

Dès que l'impression fait éclore un Poëte
Il est Esclave né de quiconque l'achète.

S'il le trouve mauvais, tant pis pour lui : Peut-être conviendra-t-il intérieurement que j'ai raison. Il se peut aussi que je me trompe moi même ; le public nous jugera, & sans l'ennuyer par un plus long préambule, je vais contre-critiquer.

L'Aristarque trouve d'abord les vers de l'Abé foibles & languissans. Il faut, dit-il, du feu, de la noblesse, de l'énergie dans l'Ode ; j'en conviens ; mais doit elle comencer par là ? BOILEAU qu'il cite, & qui parloit effectivement en maître de l'art, n'a t-il pas dit :

Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté ;
N'allés pas, dès d'abord, sur Pégaze monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.
Que produira l'Auteur, après tous ces grands cris ?
La Montagne en travail enfante une souris.

Je fais bien que cette Maxime regarde principalement l'Epopée ; mais elle a tant de rapport avec l'Ode, pour le sublime des pensées & des expressions, que je crois

ce principe applicable à l'une & à l'autre, & en général à tout ouvrage d'enthousiasme. D'ailleurs, je ne fais si les vers de l'Abé PAUCHET sont si foibles; ils m'ont paru rendre assez bien l'idée de la Création, qui est trop grande, au reste, pour que la Poésie même la plus sublime puisse dignement l'exprimer :

Les quatres premiers surtout, me paroissent très beaux,

Après que le Dieu du Tonerre
Eût des sombres flancs du cahos
Fait fortir les Cieux & la Terre
Et la plaine immense des Eaux.

Peut être qu'au lieu des *sombres flancs du cahos*, qui peuvent faire naitre une idée ridicule, il seroit mieux de dire :

Eut des ténèbres du cahos ;

L'expression *après que* n'est peut-être pas autant poétique que *quand* ; mais elle se trouve cependant dans les Odes de J. B. ROUSSEAU, dont le Critique reconoitra sans doute l'autorité ;

Après que cette Isle guerrière

dit-il Ode VII. L. III. & dans la Strophe suivante

Mais *dès que* la céleste route

ce qui est à peu près synonyme.

Et quoique l'Ode permette un certain désordre il ne faut cependant pas qu'il aille jusqu'à jeter de l'obscurité dans l'ordre des tems ; il me semble seulement que M. PAUCHET auroit pû se dispenser de reprendre de si haut l'origine de la Poésie. Je doute un peu qu'ADAM fut Poète; du moins MOISE ne nous en a rien dit, & je crois que MILTON & GESNER, qui lui ont fait dire de si beaux vers, l'étoient bien plus que lui; mais on passe ces imaginations au feu poétique.

A la bone heure, que *l'immense plaine des eaux* soit mieux que *la plaine immense des eaux*, mais si je ne craignois pas d'avilir trop mon stile dans une matière aussi grave, je dirois que c'est à peu près comme *chapeau blanc* & *blanc chapeau*.

Je n'accorderai pas si aisément que *Monumens* figure mal, ni que ce mot commence à vieillir. Comment exprimer mieux la stabilité des ouvrages du Créateur, l'idée continuelle qu'ils nous donent de son Existence & de sa Puissance infinie? M.

354 JOURNAL HELVETIQUE
DE VOLTAIRE apelle les Glacières des
Alpes en Savoie.

Monumens éternels du premier des Hivers ,

preuve que ce mot n'est point surané ,

Je ne regarde point non plus *magnifiques* come une cheville , mais come une épithète nécessaire , & cette distinction me paroît essentielle , puisque tout terme qui n'exprime pas seul toute l'idée doit être accompagné d'un autre qui y supplée ; voyons encore ROUSSEAU

Quel plus sublime Cantique

Que ce concert *magnifique*

De tous les célestes corps.

Ode II. L. I.

L'à s'anéantiront ces titres *magnifiques*

Ode III.

Je conviens que ces vers ne sont pas parfaitement clairs :

Il voit , il admire ce Temple

D'un Etre qui suit ses regards.

Mais ils ne sont pas inintelligibles : Ils expriment une très belle idée : *L'Homme admire l'Univers , qui est , aux yeux des mortels , le Temple le plus auguste de la Divi-*

nité, de l'Être qui, malgré son Immensité ne dédaigne pas de s'intéresser à l'homme, de veiller à sa conservation, & à ses moindres démarches.

Je ne fais pourquoi, *mille & mille*, blesse nôtre Censeur : C'est une figure fréquente dans les Livres sacrés poétiques, qui peuvent, je pense servir de modèles pour nôtre Poësie Lyrique, & je ne serois pas embarrassé d'en trouver des exemples dans nos meilleurs Poëtes & Profaneurs modernes.

Le Critique revient encore à son premier grief: *Tout est dit-il, dans ces vers, inanimé languissant, sans vie, sans ame.* Je ne fais si son Esprit est de feu, & le mien de glace, mais il me semble qu'ils ont tout l'enthousiasme qu'ils doivent avoir dans un tel sujet: Il ne s'agit point de peindre des passions violentes, des événemens terribles, des spectacles éfrayans: Le Poëte veut tirer l'origine de la Poësie, de l'admiration & de la reconnoissance qu'inspire à l'homme le spectacle du Monde: Ces deux passions sont vives mais douces en même tems: Elles produisent plutôt des sentimens tendres que des mouvemens impétueux, & dès là l'expression doit leur

être assortie : C'est ce qu'expriment très bien , suivant moi , ces vers :

Frapé de son bonheur extrême
 Il voit , il sent , qu'après Dieu même
 Il est le Roi de l'Univers.

Déjà l'humble reconnoissance
 Au fond de son cœur a parlé ;
 Déjà jusques dans son silence
 Ce sentiment s'est dévoilé.

Le Censeur voudroit une Apostrophe à Dieu dans les deux premières Strophes ; mais il me semble qu'elle seroit déplacée. On l'employe quand les Etres auxquels on l'adresse sont intéressés dans l'action que l'on exprime , quand on a besoin de leur secours ou de leur témoignage ; or ce n'est point ici le cas : Elle seroit un bon effet si l'Auteur se proposoit de dire , que la Poësie doit surtout célébrer les louanges , les ouvrages , & les perfections de la Divinité ; il y auroit alors une liaison naturelle entre la Divinité & la Poësie ; au lieu que c'est un hors d'œuvre , pour le moins inutile. L'apostrophe est une figure vive , qui ne doit point être prodiguée ; au reste dès que le Censeur l'employe dans son espèce de Parodie , il

n'est pas étonnant qu'il la croie nécessaire: Voyons donc si les Strophes ont plus d'ame, de feu, de noblesse, d'énergie & d'enthousiasme que celles de l'Abé PAUCHET & si l'on ne peut point apliquer à ce Critique ce que BOILEAU disoit modestement de lui même.

Plus enclin à blamer, que savant à bien faire.

Art. Poët. L : IV.

Je ne suis cependant point de ceux qui disent : *La meilleure Critique est de faire mieux.* On peut être très bon Critique, & très mauvais Poete, parce que

Nascimus Poëtæ, finus Critici

Mais on peut être plus facilement encore mauvais Poete & mauvais Critique, sans être moins honête home. Au reste je ne suis pas autrement Poète, & je ne me crois pas grand Critique; je ne fais pas si mon gout se feroit dépravé en relisant les Odes de ROUSSEAU, mais il me semble que les vers de l'Abé PAUCHET aprochent plus, ou plutôt s'éloignent moins de ceux du PINDARE François, que ceux de l'Anonime. Je trouve dans ces derniers de la dureté, du profaïsme, des idées peu

justes ou inutiles, & des fautes de vérisifications. S'ils ont quelque feu, ce sont des bluettes, qui ne font que mieux sentir la froideur du reste. Prouvons le, en les épluchant un peu ;

Quand des trésors de ta puissance
Dieu ! tu fis sortir l'Univers.

Quand l'apostrophe à la Divinité seroit en place il me semble qu'elle est un peu trop sèche & trop familière. J'aurois mieux, ô ! *Dieu*, ou *Seigneur* ! ou le désigner par quelqu'un de ses attributs ; mais le vers auroit été dérangé ; ce n'est pas la première fois que la raison a été sacrifiée à la mesure.

Et quand ta voix donna naissance
Aux Cieux , à la Terre , & aux Mers.

Ces deux vers reviennent exactement aux deux premiers ; c'est une répétition inutile & que l'Abé PAUCHET a évitée. Cette expression *doner naissance* est elle digne de la majesté de l'Ode ? *Créer* est bien plus noble & plus expressif ; ces mots & *aux mers* ne pèchent-ils pas contre ce précepte de BOILEAU ?

*Gardés qu'une voyelle à courir trop bâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.*

Art. Poët. L I.

parce que l'on prononce *Ê* aux fans faire
sentir la consone qui est entre d'eux ;

Peu fatisfait de ton ouvrage ,

Cependant MOISE dit expressément ;
après avoir raconté chaque opération de
la Création, *Et Dieu vit que cela étoit bon*
Gen: I. v. 10, 12, 18, 21, 25, 31.
Coment donc en étoit-il peu fatisfait ?
Chaque ouvrage de Dieu est parfait en
son genre , & Dieu ne peut rien faire
dont il soit mécontent. Il a créé l'home
plus parfait que ses autres ouvrages , peut-
être pour conserver la gradation entre les
Etres ; c'est ce que le Poete auroit pû ex-
primer , & non attribuer une imperfection
à l'Etre Tout Parfait ;

Tu formes l'home , & il s'anime

*Formes l'home, quels sons monotones !
Ê il, même faute que ci-dessus ;*

Du vent de ta bouche divine

J'ai vû quelquefois dans des Odes, *les vents*, ou le *soufle* de la bouche, mais le *vent de la bouche* jamais: Il ofre une idée trop basse pour passer même dans la prose la plus triviale; *s'anime* ne rime point avec *divine*.

Ton chef-d'œuvre te satisfait.

On a peine a prononcer ce vers, tant le concours des consones le rend dur; je ne vois donc pas que cette première Strophe ait les qualités nécessaires pour figurer dans une Ode. Voyons si la seconde vaut mieux.

Sortant de tes mains, il admire
 Les richesses & la beauté
 De ce vaste & riant Empire
 Dont le rend maitre ta bonté,

On dit un *séjour riant*, une *vue riante*, mais *riant Empire* ne va pas. L'inversion du dernier vers me paroît un peu forcée.

Son œil charmé de ta *largesse*
 Le remplit d'une douce yvresse
 Par la grandeur de tes présens.

Largesse n'est point en usage au singulier; je ne sai si l'on peut dire que l'*œil*

remplit d'yvresse ; la vuë , à la bone heure , encore seroit ce une figure forcée ; le dernier vers est en entier , une cheville qui répète l'idée de largesse.

*Si-tôt , son cœur d'un vol rapide ,
Dont son transport est le vrai guide
Devant toi porte son encens.*

*Si-tôt pour aussi tôt , licence Poétique apparemment ; il est vrai qu'on les passe aux grands Poètes ; mais je n'ai jamais vû prendre un *transport* pour *guide*. Tout au plus peut-il être un *mobile* : D'ailleurs est ce du cœur , ou du vol qu'il est le guide ? Voilà encore bien des taches dans cette seconde Strophe. Peut-être la troisième ne fera-t-elle point *Sœur* des autres.*

*Ce fut dans ces tems d'innocence
Que l'amour seul parlant au cœur ,
D'une juste reconnoissance
Vint honorer le Créateur.*

Il semble qu'il n'y a eû de cœurs sincères , & vraiment reconnoissans , que dans le Jardin d'Eden. Sans faire trop d'honneur à l'Humanité ; il ne faut cependant pas la dégrader à ce point. Ces mots *honorer le Créateur* me déplaisent. On ho-

nore les Homes ; j'aimerois mieux : *Vint rendre hommage au Créateur.*

*C'est dans ces tems heureux que l'ame
Cédant à la plus vive flame,
Par la force de ses transports.*

Cette variation de tems, *ce fut, c'est*, quand il s'agit du même éfet produit en même tems, choque l'exactitude, & ne peut pas être mise sur le compte du désordre toleré dans l'Ode. *L'ame qui cède par la force de ses transports* ou de ceux *de la flame*, car on ne fait à quoi la rapporter, forme un contre-sens plaissant: On cède ordinairement *à la force* souvent *par foiblesse*; mais *céder par la force* c'est un éfet nouveau & un vrai délire Poétique; l'Auteur n'est pas heureux en tranports;

Pleine de l'objet qui la lie

Il n'y a que quatre *l* dans ce vers; *la lie* fait un éfet charmant pour le son & pour le sens; *un objet qui lie une ame*. Je ne m'étonne plus si ces vers sont foibles; le moyen de bien faire quand on est lié;

De l'immortelle Poësie
Enfanta les premiers acords.

Je doute que malgré les soins de l'Au-

teur à *eufanter* heureusement, la Poësie soit *immortelle*, & je crains beaucoup pour la vie de ces trois Strophes qui se ressemblent trop pour n'être pas pour le moins Sœurs.

Peut être le Censeur Poëte trouvera que je l'ai peu ménagé; mais a-t-il mieux traité l'Abé PAUCHET qui méritoit certainement plutôt des éloges, qu'une Critique sèche & dure, & dont j'ai crû devoir prendre le parti come absent. On ne peut pas se plaindre d'être traité come on a traité les autres.

Au reste je rends justice aux talens que ce Critique anonce. Il est jeune aparemment; la jeunesse est présomptueuse; il se formera. Peut-être nous a-t-il doné le crépuscule d'un beau jour, je le souhaite; mais s'il m'en croit, il atendra pour critiquer & doner des modèles, que la lumière de ce jour l'ait éclairé.



L O T T E R I E.

LE MAGISTRAT de NEUCHATEL, ayant réfolû de réédifier & d'agrandir le bâtiment qui fert d'Hôpital à cette Ville, en vûe du plus grand foulagement des pauvres, a jugé néceffaire d'ordonner l'établiffement d'une Lotterie dans cet objet fi intéreffant.

Le fonds de cette Lotterie, dont la Ville de NEUCHATEL est garante, fera de L. 450000. valeur de France. Elle aura 6250. Billets, & 1250. Lots en une feule Claffe, & la mife fera de trois Louïs d'or neufs, valant L. 72. de France. On prélèvera le 10. pr. 100. pour tout bénéfice & fraix.

Les Billets feront fignés par Mr. *le Maître Bourgeois* BOURGEOIS, Directeur de la Lotterie, & par Mr. *RENAUD Secrétaire de Ville.* Les perfonnes qui en fouhaiteront pourront s'adreffer à Mrs. *Erhard* BOREL & frères ROULET Négotians, établis Collecteurs. Les Etrangers affranchiront leurs Lettres.

Cette Lotterie fe tirera publiquement fur l'Hôtel de Ville en préfence du MAGISTRAT le 17. Septembre 1764. ou plutôt fi elle fe trouve remplie avant ce terme. C'eft de quoi on informera le public & on lui fournira auffi des Liftes imprimées du tirage.

DISTRIBUTION DES LOTS.

1	de	-	-	-	-	L. 4 ^e 000.
1	de	-	-	-	-	30000.
1	de	-	-	-	-	20000.
2	de	-	10000	-	-	20000.
3	de	-	8000	-	-	24000.
5	de	-	5000	-	-	25000.
5	de	-	3000	-	-	15000.
20	de	-	1000	-	-	20000.
60	de	-	800	-	-	48000.
100	de	-	400	-	-	40000.
450	de	-	200	-	-	90000.
600	de	-	120	-	-	72000.
						premier Billet forti blanc 500.
						dernier Billet forti blanc 500.

1250 Lots Argent de France L. 450000.

B A L A N C E.

Recette.

Dépense.

6250. Bil. à L 72. L. 450000. | 1250 Lots L 450000.
 Les Lots se distribueront trois semaines après le tirage fini.



E N I G M E.

J e vois le jour & n'eus jamais de Père ,
 Je n'habitai jamais la terre ,
 Je ne naquis point sous les eaux ,
 Et je ne fus jamais du nombre des Oiseaux.
 Chacun come il veut me fait naître :
 Mais aussi-tôt je cesse d'être ;
 Et le moment qui comence mon fort ,
 Voit presque en même tems ma mort.
 J'ai pour retraite un fort étroit passage ,
 Et suis d'un nécessaire usage.

A U T R E

J e suis , je ne suis plus , j'étois & je vais être :
 Veut-on me retenir ? Je suis mort pour jamais ;
 Mais pour jamais aussi , je suis prêt à renaître
 Je meurs toujours , toujours je nais.

A U T R E

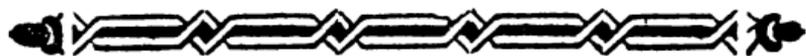
M on éclat éblouit le plus noble des sens ;
 Il faut me presser pour me faire.
 Si celui qui me fait me presse trop long-tems ,
 Je redeviens ma propre mère.



LOGOGRIPE.

Je suis dans ta Bibliothèque ;
 Mais pour savoir ma valeur intrinsèque ,
 De m'y chercher ne prens point le souci ,
 Je vais me démembler ici.
 Mon tout compose sept figures :
 Lecteur si tu me dénatures ,
 Tu trouveras en moi ect instrument ,
 Qui d'un grand Saint fit le tourment ;
 Un autre admis dans la Musique ;
 Ce que nous rend l'excès du jus bachique ;
 Ce qu'étoit ce frère afamé
 Qui pour faire assez maigre chère
 Cèda son droit à son puiné ;
 Ce qui , pour n'être pas trompé ,
 Manquoit à leur crédule Père ;
 L'état d'un être fans honneur ;
 Ce que risque fans crainte un home de valeur ;
 Le propre du Soleil ; deux oiseaux de passage ;
 Le synonyme de rivage.
 Pour finir je contiens
 Ce qu'aprésent tu tiens.

L E mot de la première Enigme est ENIGME même; celui de la seconde est LIVRE, & celui du Logogriphe FOIE.



T A B L E.

<i>E</i> SSAI sur la Superstition & sur le Fanatisme.	243
NOUVELLES ACADEMIQUES.	264
<i>Séance de l'Académie de Dijon.</i>	264
— de l'Académie de Besançon.	269
<i>Discours Academique sur cette Question:</i> Combien les Mœurs donent de lustre aux talens.	300
<i>La surprise de l'Amour, Conte.</i>	323
<i>Lettres de Julie à Camille.</i>	339
<i>Observations sur la Critique d'un Fragment de l'Ode de M. l'Abé Pauchet.</i>	350
<i>Plan d'une Loterie à Neuchâtel.</i>	362
<i>Enigmes.</i>	366
<i>Logogriphe.</i>	267